

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

LA



Publie par l'oir.er, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame.

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 1ER MARS 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 21

La Mort de Rouget

Troisième Partie de La Mort d'un Forçat



" Pardon !..... Pardon !..... Je vais mourir !....." (Page 402)

LA MORT DE ROUGET

(Troisième partie de *La Mort d'un Forçat*)

I

Cependant le Potard, avec sa nature énergique et vaillante, ne voulait pas ainsi revenir à Noirmoutier sans avoir rien fait pour ses amis.

Ce qui l'irritait surtout, c'était de penser que M. Tuloup, le vrai coupable, l'assassin, vivait tranquille à Châteaubriant, alors que Jean, innocent, était réduit à fuir devant la police, et que Françoise pleurait à la Fresnaie.

—La justice des hommes se trompe, murmura-t-il, il faut agir pour elle.

Et de sanglantes pensées se présentèrent confusément dans l'esprit de cet homme, qui ne redoutait rien ici-bas.

Mais, peu à peu, des pensées firent place à d'autres, d'un caractère différent.

Un sourire éclaira sa physionomie.

Puis, tout à coup, il se releva :

—C'est cela, murmura-t-il, d'un air satisfait ; essayons toujours ! On a vu des choses plus difficiles réussir.

La résolution prise par Eugène devait séduire cet audacieux braconnier, car ce fut d'un pas résolu, et presque en courant, qu'il revint jusqu'à la ville.

A l'issue des vêpres, vers trois heures et demie, le sacristain Pierre Beuregard rentra paisiblement à son logis, accompagné de la mère Jeanne, lorsqu'il remarqua avec étonnement un homme qu'il ne connaissait point et qui stationnait sur la petite place, en paraissant l'attendre.

En l'apercevant, Pierre dit à sa femme :

—Tiens, vois-tu ce monsieur ? je parie que c'est encore la justice qui vient nous inquiéter pour notre fils.

—Hélas, murmura Jeanne, c'est bien possible, ils courent tous après lui !

Au même instant, l'inconnu s'approcha avec hésitation :

—Ne seriez-vous pas, dit-il, monsieur et madame Beuregard ?

—Oui, monsieur, répondit le vieux.

—J'ai quelques mots à vous dire, au sujet de votre fils Jean.

La mère Jeanne croisa les mains.

—Jésus ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, tu l'avais bien dit, Pierre. Le Potard la regarda étonné, en se dirigeant vers la porte :

—Vous l'aimez bien, votre fils, lui demanda-t-il.

—Si je l'aime, monsieur !

—Eh bien, alors, ne vous inquiétez donc pas, je vous apporte de ses nouvelles.

Le père et la mère Beuregard, au moment d'ouvrir leur porte, se retournèrent effarés.

Ils craignaient un piège.

—Entrons, entrons vite, dit le Potard, on peut nous observer ici.

Le cordonnier ouvrit et referma sa porte en tremblant. Quant à la mère Jeanne, pouvant à peine se soutenir, elle tomba sur un siège.

Le père Beuregard, pâle comme un mort, eut cependant la force d'offrir une chaise au visiteur, puis il s'assit lui-même en face d'Eugène, avec une gravité résignée qui fit l'admiration du farouche homme des bois.

—Qui êtes-vous, monsieur, demanda le sacristain, et que nous voulez-vous ?

Aussitôt le Potard recommença le récit qu'il avait fait à Françoise, pendant que le père et la mère Beuregard qui ne pouvait pas douter de la vérité du récit qu'on leur faisait pleuraient à chaudes larmes.

Eugène n'omit qu'un trait : celui qui concernait la lettre envoyée par Jean à la Fresnaie, parce qu'il vit bien que cet

incident n'était pas connu des vieillards et qu'il crut inutile de leur révéler.

Quand il eut achevé, Jeanne Beuregard tomba à genoux en joignant les mains.

—Oh ! monsieur, s'écria-t-elle, vous qui l'avez déjà fait sortir du bagne, vous qui avez arraché mon fils à la justice et qui l'avez rendu à la liberté, sauvez-le tout à fait et rendez-le nous.

La pauvre femme croyait déjà au Potard une puissance supérieure.

Il sembla qu'elle n'avait pas tort, car, avec un aplomb imperturbable, Eugène répondit gravement.

—J'y songe, madame !

Le père et la mère Beuregard se redressèrent à la fois.

—Comment cela, dirent-ils, pourriez-vous vraiment ?...

—Peut-être... mais, dites-moi, n'y a-t-il pas ici quelqu'un en qui vous ayez toute confiance ?

Pierre regarda Jeanne.

—Oui, dit-il, il y a M. le curé.

—M. le curé !

—Oui, il fera tout ce qui dépendra de lui pour prouver l'innocence de notre fils, je le connais assez pour être sûr de son énergie et de sa bonne volonté.

Le Potard parut quelque peu embarrassé ; l'idée de s'adresser au curé pour exécuter le plan qu'il avait conçu lui sembla étrange. néanmoins, il garda le silence et parut réfléchi.

Les vieillards l'observaient anxieusement.

Presque au même instant, on frappa à la porte.

—Tiens ! dit Pierre si c'était lui !

—Probablement, reprit la mère Jeanne, il vient tous les dimanches à cette heure-ci nous distraire et nous consoler.

—Peut-on se fier à lui et tout lui dire ? demanda le Potard.

—Oh ! oui, comme à nous-mêmes.

—Bien, laissez-moi faire.

Pierre alla ouvrir.

Ou entendit aussitôt la bonne grosse voix du curé de Châteaubriant :

—Que faites-vous donc ainsi enfermés à double tour ?

—Entrez donc, monsieur le curé, vous n'êtes point de trop.

M. le curé entra ; c'était un homme de cinquante ans environ, fort et vigoureux.

En apercevant Eugène, il s'arrêta court :

—Vous avez du monde ? je vais me retirer.

Le Potard s'avança et, s'inclinant :

—Non, monsieur le curé, dit-il, car je vous apporte des nouvelles d'un ami.

Aussitôt le père Beuregard, toujours prudent, alla fermer la porte.

—Quel ami ? demanda le bon prêtre étonné.

—Jean Beuregard.

—Ce n'est pas possible ?

—Si, j'étais avec lui avant-hier à Noirmoutier.

—Il est donc à Noirmoutier ?

—Oui, avec Louis Rouget, le braconnier.

—Toujours libre ?

—Oui.

—Grand Dieu ! si M. le juge de paix vous savait ici ?

Le Potard crut devoir cette fois encore taire l'incident de la lettre.

—Je vous en prie, monsieur, puisque vous êtes venu de si loin, dites-moi comment vous avez vu notre ami Jean.

Le Potard fit pour la troisième fois son récit sans entrer cette fois dans tous les détails.

Quand il eut achevé, le curé le remercia chaudement :

—Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il, notre ami est innocent, il a été faussement accusé et condamné par erreur, il faut établir son innocence, mais où trouve-t-on des preuves certaines ?

—C'est à quoi il faut s'employer sans retard, monsieur le curé.

—Nous ne faisons que cela depuis longtemps, mais nous ne trouvons rien ; il n'y a que de vagues présomptions...

Le Potard sembla se décider tout à coup.

—Voulez-vous nous aider, M. le curé ?

—Je le crois bien ! s'écria l'excellent prêtre, je ferai tout pour Jean, pour ses parents et pour une autre personne encore.

—Françoise Dugast, sans doute ?

Le bon curé sourit.

—Peut-être ; mais que voulez-vous ?

—Une chose bien simple, monsieur le curé. Tenez-vous prêt, cette nuit, à tout événement, restez habillé et commandez une voiture pour demain matin dès l'aube du jour. Quelqu'un frappera à votre porte et vous irez vous-même lui ouvrir.

—Mais pourquoi ce mystère ?

—Ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire : mais j'espère qu'il se passera cette nuit des choses qui établiront enfin l'innocence de Jean Beauregard et mettront la justice sur la voie.

—Je n'insiste pas ; ce que vous me demandez est facile, mais je voudrais bien être à demain matin pour savoir ce que vous allez faire.

—Et nous, grand Dieu ! s'écria la mère Jeanne.

Le sacristain s'avança et serra en pleurant la main du Potard.

—Dieu veuille que vous réussissiez, Monsieur, car je le jure par tous les saints du paradis, mon fils était innocent.

Eugène salua les trois personnages et s'éloigna vivement.

Il parcourut la ville et entra dans une auberge d'assez bonne apparence qui portait pour enseigne : " *A l'Ours qui danse* ", avec un bel ours qui se tenait gracieusement sur ses deux pattes de derrière, et demanda à dîner.

Il était alors près de cinq heures du soir et la nuit n'était pas éloignée.

Les habitants de Châteaubriant, calmes et tranquilles, assis sur le pas de leur porte, devisaient joyeusement.

Eugène dina rapidement d'une omelette et d'un peu de fromage, puis, avant de payer l'aubergiste, il le fit asseoir près de lui, lui offrit un verre de vin et lui fit conter les événements qui avaient agité Châteaubriant depuis quelques mois.

Comme il s'y attendait bien, son hôte s'étendit surtout sur l'affaire du 25 mai et sur la condamnation du jeune cordonnier.

Quand il eut achevé son récit, le Potard prit la parole :

—Voilà une affaire qui semble bien étrange, dit-il ; quel intérêt avait donc le jeune Beauregard à frapper M. Tuloup, puisqu'il était aimé ?

—Ah ! dame ! répondit l'aubergiste qui ne voulait pas se compromettre, je n'en sais rien, ce n'est pas mon affaire ; on jase beaucoup là-dessus.

—Et que dit-on ?

—Les uns sont pour, les autres sont contre M. Tuloup.

—Et que fait celui-ci ?

—Ma foi ! il vit comme un malheureux ; j'aimerais mieux mourir dix fois que de vivre comme lui.

Aussitôt Eugène saisit l'occasion pour demander à l'aubergiste où demeurait M. Tuloup et quels étaient les moindres détails de sa vie.

Ses questions furent si minutieuses qu'à la fin l'aubergiste, étonné, s'écria :

—Mais vous faites donc une enquête sur cette affaire-là ?

Le Potard, craignant d'éveiller les soupçons, coupa court à l'entretien, vida la bouteille et sortit promptement, en serrant la main de l'aubergiste.

—Quel drôle de bourgeois, tout de même, murmura celui-ci mais c'est égal, c'est un bon enfant, et puis... il boit bien !

Un instant après, Eugène rentra au bureau de tabac où il achetait un cigare, une feuille de papier timbré de soixante centimes, un porte-plume, quelques plumes et un encrier portatif qu'il fit emplir d'encre et renferma soigneusement dans sa poche.

Puis il sortit, et, comme un bon bourgeois qui s'en va digé-

rer tranquillement son dîner, il alluma son cigare, et, tout en flânant, se dirigea vers le faubourg où demeurait M. Tuloup.

Bientôt il aperçut cette maison que nous avons déjà décrite et d'un seul coup d'œil en remarqua tous les détails, la cour, le potager, le petit ruisseau et la grande haie.

Pour ne pas être vu, il passa, en tournant la tête, du côté opposé, et il fit un grand détour pour revenir ensuite le long du ruisseau jusqu'au jardin.

Dans cet intervalle, la nuit s'était faite et une obscurité profonde s'était répandue partout.

De gros nuages noirs s'étaient amoncés peu à peu au dessus de l'horizon, et une chaleur lourde et étouffante annonçait qu'un orage était sur le point d'éclater.

Bientôt, en effet, un violent coup de tonnerre retentit vers l'est, suivi de plusieurs autres, répercutés par tous les échos de la ville.

De la place où il était, Eugène apercevait clairement Rosalie qui se cachait la tête dans la cuisine, et il remarquait tous les détails de la chambre de M. Tuloup dont la fenêtre était restée ouverte pour laisser pénétrer la fraîcheur, mais il ne voyait point l'hôte de la maison.

Celui-ci, en effet, était absent.

Il était allé chez M. Damblé faire un doigt de cour, par pure forme, à sa fiancée.

Toutefois, quand il entendit retentir le premier coup de tonnerre, il crut prudent de se retirer, dit adieu à son futur beau-père et rentra chez lui entre huit heures et demie et neuf heures dans un état fiévreux d'agitation.

Comme il ouvrait sa porte, un éclair éblouissant sillonna les nues, et M. Tuloup, qui n'allait à l'église que les jours d'enterrement ou de service et qui se disait libre-penseur, pris d'une terreur soudaine, fit le signe de la croix.

Il entra en courant dans la cuisine et, en entendant du bruit, Rosalie poussa un cri :

—Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

M. Tuloup haussa les épaules :

—Ne criez donc pas ainsi, c'est moi.

—J'avais peur toute seule par cet orage épouvantable.

—Allez vous coucher et endormez-vous ; ce sera le meilleur moyen de ne rien voir et de ne rien entendre.

—Je n'osais pas, avant votre retour, mais à présent je vais m'enfermer dans ma chambre.

—Et vous ferez bien !

Quelques minutes après, la vieille bonne était engloutie sous ses couvertures et se bouchait hermétiquement les oreilles pour ne pas entendre la tempête qui mugissait au dehors, tandis que M. Tuloup rentrait dans sa chambre.

A peine l'eut-il ouverte, qu'il poussa une exclamation d'impatience.

—Allons, bon ! dit-il, c'est toujours la même chose, Rosalie n'a pas même fermé la fenêtre !

En parlant ainsi, M. Antoine alla précipitamment saisir les contrevents. Mais à ce moment même, un coup de tonnerre formidable fit trembler les vitres et le renversa presque en arrière.

—Grand Dieu, murmura-t-il, c'est effrayant.

Son émotion calmée, il parvint à fermer sa fenêtre, alluma sa bougie et s'assit lourdement dans son grand fauteuil, où bientôt il commença à parler seul, tout haut.

Il ne sortait de sa bouche que des phrases entrecoupées.

—Encore rien !... toujours rien ! murmurait-il en poursuivant sa pensée qui le torturait ! Ils ne l'auront jamais, Jean Beauregard... Rouget le défendra et le cachera... mais il reviendra un jour et se vengera !

Puis, ses yeux se perdaient dans la vague :

—Pourquoi ne pas fuir, se cacher, disparaître ? Oh ! si je suivais ma pensée !... Mais on devinerait peut-être !

Alors, ses préoccupations le ramenaient à l'attentat du 25 mai, et il suait à grosses gouttes en se rappelant tous les détails du crime.

—Quel jour maudit ! murmurait-il... Étais-je assez fou !... et pourtant... si j'avais frappé droit, il serait mort !

A cette pensée, M. Tuloup arpena sa chambre à grands pas, en s'épongeant le front.

—Mort ! mais non, il ne l'est pas, et il reviendra pour m'accuser, et c'est moi qui mourrai !

Le malheureux, à bout de forces, retomba, anéanti, dans son fauteuil et se plongea la tête dans ses deux mains, pendant que les coups de tonnerre se succédaient plus pressés et plus terribles.

—Oh ? s'écria-t-il en poussant un vrai sanglot qui lui déchira la poitrine, pourquoi ne suis-je pas mort moi-même !

A ce moment, une voix sourde et profonde se fit entendre derrière lui :

—A votre service, misérable !

Un instant, M. Tuloup crut rêver. Puis, retrouvant ses sens, il se retourna et poussa un cri de terreur.

Un homme masqué et armé d'un long couteau se tenait près de lui.

Sa taille et son allure dénotaient à la fois la jeunesse et la force.

M. Tuloup crut voir son ennemi mortel :

—Jean Beaugard, balbutia-t-il !... Jean Beaugard ! grâce pour la vie !

—Je ne suis pas Jean Beaugard, répondit le singulier inconnu, mais je suis son ami.

—Grâce !... grâce pour moi !

L'étranger s'avança menaçant et saisit M. Tuloup à la gorge, en brandissant son arme pour le frapper :

—Non, pas de grâce ! tu vas expier ton crime, assassin ; pourquoi as-tu frappé Beaugard ? pourquoi as-tu fait condamner un innocent ?

Epouvanté, M. Tuloup n'eut pas la force de nier son crime. Mais, saisi d'un tremblement convulsif, il joignit les mains :

—Pitié ! murmura-t-il, pitié !

—Avez-vous eu pitié des parents de mon ami ?... Avez-vous eu pitié de sa fiancée ? Tu vas mourir, lâche ; il est temps de faire justice !

Et l'étranger, d'une main vigoureuse renversant M. Tuloup, fit briller devant ses yeux la lame du poignard.

En même temps, un coup de tonnerre effroyable retentit.

M. Tuloup se vit perdu.

Il était hors d'état de se défendre. Il ne put que murmurer une fois encore, en agitant les bras :

—Grâce !

L'homme masqué suspendit son coup.

—Je te ferai grâce, s'écria-t-il, si tu veux tout avouer.

M. Tuloup s'empessa de saisir cette planche de salut.

—Oh ! oui, j'avouerai.

—Et tu écriras tes aveux ?

—Oui, j'écrirai tout !

—Eh bien, écris !...

Plus prompt que l'éclair, l'homme tira de ses poches une feuille de papier timbré, un porte-plume et un encrier, et déposa le tout sur la table.

—Vite, dit-il.

M. Tuloup prit la plume en tremblant.

—Dictée ce que vous voudrez, murmura-t-il.

L'homme dicta, sans hésiter :

“ J'avoue que c'est moi qui, le 25 mai, ai guetté et frappé le premier Jean Beaugard, et que Jean n'a fait que se défendre.”

M. Tuloup tremblait tellement qu'il eut peine à écrire ces deux lignes.

Quand il eut fini, l'inconnu qui le surveillait se redressa :

—Datez et signez maintenant, dit-il.

M. Tuloup, à ce moment suprême, eut un réveil d'énergie

—Jamais ! s'écria-t-il, jamais je ne signerai cela !

Et il essaya de se lever.

Mais ses forces le trahirent, et il retomba épuisé. En même temps l'homme masqué se précipitait à nouveau sur lui en s'écriant :

—Vous aimez donc mieux que je vous tue ?

M. Tuloup voulut appeler Rosalie, mais la voix lui resta dans le gosier.

Alors, définitivement vaincu, il se résigna à son sort, reprit la plume, data et signa son aveu.

Il n'avait pas achevé, que l'étranger saisissait la feuille contenant la première déclaration, la pliait dans sa poche, puis d'un bond, ouvrait la fenêtre et les contrevents et sautait dans le jardin en s'écriant d'un ton moqueur :

—Je vous laisse l'encrier ?

Parvenu à la haie, l'homme enleva la toile qui lui servait de masque, et aussitôt, un éclair illumina les traits joyeux et triomphant du Potard, pendant que M. Tuloup, resté dans sa chambre, tombait comme une masse sur le carreau.

Dix minutes plus tard, Eugène Carrou sonnait au presbytère, et M. le curé venait lui-même lui ouvrir la porte.

—Par un temps pareil, murmura-t-il, je ne vous attendais plus !

—Vous aviez tort, M. le curé, le temps est très convenable pour travailler.

—Travailler ?

—Oui ; prenez ce papier, lisez-le et dès demain allez le remettre à la justice. Il y a là, je pense, de quoi faire acquitter notre ami Jean Beaugard.

Le curé poussa un cri :

—Ce n'est pas possible !

—Si ; prenez, prenez, quant à moi, je pars ; vous ne devez pas me connaître, et j'ai d'autres missions à remplir. Adieu, monsieur le curé, adieu.

Eugène s'inclina une dernière fois devant le prêtre, et avant que celui-ci au comble de la surprise, eut pu dire un mot, le Potard était déjà loin, marchant à la lueur des éclairs, dans la direction des plaines de l'Anjou.

II

LES BRACONNIERS D'ANJOU

Les arrondissements de la Flèche, dans le Maine, et du Bauge, dans l'Anjou, sont semés de forêts magnifiques et de bois inextricables qui s'étendent depuis Précigné et Sablé jusqu'au Lude, jusqu'à Durtal et jusqu'au-delà même de Bauge.

On remarque surtout, au nord des communes de La Chapelle-d'Aligné et de Notre-Dame-du-Pé, la belle forêt de Malpaire, qui va jusqu'à la route de La Flèche à Sablé.

Au-dessous, entre Daumeray et Durtal, s'étendent comme des contreforts, une foule de bois taillis, de sapinières et d'épaisses broussailles qui se rejoignent les unes les autres, de façon à regagner vers le sud la grande forêt de Bauge.

C'est au milieu de ces forêts et de ces bois que, pendant deux ou trois ans, Rouget avait pu échapper aux recherches de la gendarmerie.

Mais son quartier général avait toujours été dans les taillis du château du Grip et de Saint-Germain.

C'est là, en effet, que le fameux braconnier avait trouvé ses plus sûres retraites et ses meilleurs moyens de défense.

C'est là aussi qu'il réunissait le plus facilement ses amis, les braconniers du Maine et de l'Anjou, qui, pour donner plus de force et de facilité à leurs brigandages contre le gibier, formaient à cette époque une espèce d'association avec un chef et des traditions suivies.

Au milieu de ces bois était un carrefour célèbre alors parmi les habitants de la contrée.

C'était le carrefour de la *Mort-au-Brac*, aujourd'hui détruit.

On ne pouvait s'y rendre qu'en se glissant d'abord au beau milieu des taillis, puis en rampant sur les mains par des sentiers couverts que les sangliers traquaient dans leurs marches et contre-marches, et enfin en écartant certaines broussailles qui, adroitement relevées par les braconniers, dissimulaient d'étroites pistes où un homme pouvait passer.

Le carrefour lui-même n'était autre chose qu'une sorte de clairière, produite au milieu des taillis par une vingtaine de chênes qui avaient poussé en cercle et formaient comme un cirque bizarre.

Là, les ronces et les épines étaient moins hautes, les ajoncs moins serrés, et les sapins, repoussés au-delà des chênes, laissaient passer une certaine lumière.

Les braconniers qui se réunissaient autrefois à la Mort-au-Brac s'étaient bien gardés de toucher aux broussailles qui entouraient le carrefour afin de ne pas donner l'éveil aux gendarmes et aux gardes des communes et des propriétés avoisinantes. Il en était résulté que ces broussailles s'étaient peu à peu élevées jusqu'aux premières branches des arbres.

Le carrefour était devenu ainsi plus impénétrable qu'une forteresse.

Nul n'approchait de la Mort-au-Brac, pas même les forestiers, car on disait qu'il y avait des revenants la nuit, et on racontait à ce sujet de lugubres histoires que les braconniers intéressés répandaient à plaisir.

Et ce qui ajoutait encore à la terreur mystérieuse qu'inspirait le carrefour, dont le nom seul faisait frémir, c'est que de grosses pierres blanches, apportées je ne sais d'où et répandues çà et là sur le gazon et au pied des chênes ressemblaient à des sépulcres recouvrant des squelettes humains.

Or, le 25 novembre de l'année 1858, dès 5½ heures du matin, un homme armé d'un fusil qu'il portait sous le bras, émergeait soudainement des broussailles et, franchissant la ligne des arbres, s'avançait jusqu'au milieu du carrefour.

Cet homme dont l'obscurité empêchait encore de distinguer les traits énergiques, était un des plus hardis et des plus dangereux braconniers du pays.

On l'appelait Pierre Fauchaux.

C'était un fort bel homme, grand, fort, les favoris taillés courts, avec des cheveux légèrement bouclés au-dessus des oreilles.

Il était renommé pour sa fidélité à ses amis et pour son habileté à tendre des pièges.

A la mort du père Pouplard, de Daumeray, il avait été élu, à l'unanimité, nouveau doyen de la *braconnerie*.

Il regarda attentivement autour de lui, fit le tour des chênes et revint s'asseoir sur une des plus grosses pierres qui se trouvaient au centre.

— Personne, murmura-t-il ! Je suis le premier !

Le vent du matin, qui commençait à s'élever dans la cime des chênes, l'empêcha seul d'entendre une sorte de rire étouffé qui sortait d'un buisson.

Une demi heure s'écoula.

L'homme resta solitaire et pensif.

Vers six heures, cependant, il murmura :

— Ils m'ont nommé leur chef, mais ils ne se pressent pas pour venir au rendez-vous.

Alors, comme pour calmer son attente, le doyen des braconniers sortit de sa poche une lettre qui lui était arrivée l'avant-veille. Et il essaya de la relire, mais il faisait trop sombre pour qu'il pût y parvenir.

Cette lettre était aussi mystérieuse que possible.

Elle lui avait été envoyée par Eugène Carrou, et elle était ainsi conçue :

Mon cher ami,

“ Réunissez les amis à la Mort-au-Brac le 25, au matin. J'y serai.”

C'était signé :

“ Le POTARD.”

Fauchaux avait immédiatement suivi les instructions d'Eugène, sans savoir le but que celui-ci poursuivait, parce qu'il était convaincu que le Potard ne dérangeait pas les braconniers pour un mince intérêt.

Il avait donc immédiatement fait prévenir tous ceux qui l'avaient élu chef et en qui il avait confiance.

Mais bien des fois depuis deux jours, et spécialement ce matin même, Pierre Fauchaux s'était posé cette question :

— Pourquoi le Potard nous réunit-il ainsi ?

La question restait nécessairement sans réponse.

Fauchaux en était réduit aux hypothèses les plus extravagantes, car depuis longtemps le Potard, un des bons fusils de la forêt, avait disparu du pays.

A la fin, vers six heures et demie, lassé d'une si longue attente, le braconnier se leva, posa son fusil à terre et imita si fidèlement le cri du hibou qu'on eut cru l'entendre dans les arbres.

Presque aussitôt, un autre hibou qui, sans doute, n'aimait pas à percher, chanta au plus creux d'un buisson. Et deux autres cris de la même nature, aussi lugubres les uns que les autres, retentirent à quelques pas de Fauchaux.

En même temps, trois ombres se dressèrent.

C'étaient trois autres braconniers, bien connus dans la contrée, Jean Besson, Pierre Huau et Jacques Fauchaux, frère du doyen.

En les apercevant, celui-ci poussa un cri qui témoignait encore de son impatience.

— Allons donc ! j'ai cru que vous n'arriveriez jamais !

Les trois hommes répondirent en riant :

— Mais si, mon cher Pierre, puisque nous t'attendons ici depuis une demi-heure.

— Pourquoi ne vous montriez-vous pas ?

— Tu ne faisais pas le cri.

— Je croyais que c'était inutile ; mais peu importe, puisque vous voilà !

Aussitôt les quatre hommes se serrèrent la main et s'assirent ensemble sur une grosse pierre, chacun d'eux ayant son fusil près de soi.

Pierre Fauchaux raconta qu'il avait reçu une lettre du Potard les convoquant à la Mort-au-Brac pour ce matin même, mais qu'il ignorait le sujet de la réunion. Il ajouta qu'il avait une telle confiance en son ami qu'il n'avait pas hésité à leur faire part de son désir.

— Tu as bien fait, Pierre Fauchaux, répondit Besson, le Potard est un homme qui sait ce qu'il fait, et s'il nous a réunis, c'est qu'il a quelque chose de grave à nous dire.

— Assurément, reprit Huau, et nous serons enchantés de revoir Eugène.

— A quelle heure va-t-il venir ? demanda Jacques.

— On peut être sûr qu'il ne tardera pas.

Pierre Fauchaux reprit avec humilité :

— C'est le Potard qui devrait être notre chef. Puisqu'il revient au pays, il faut refaire l'élection...

Huau l'interrompit vivement :

— Non, non, s'écria-t-il, ce que nous avons fait ici, il y a dix mois, a été bien fait... Du reste le Potard n'accepterait jamais ta place.

— Ah ! murmura Pierre, il y en a encore un autre qui serait bien à notre tête... Mais il est loin.

— De qui parles-tu ?

— De Rouget !

Les quatre hommes gardèrent un instant le silence à la pensée de leur ami condamné au bagne et dont ils n'avaient plus de nouvelles depuis si longtemps. Puis, Jacques Fauchaux traduisit la pensée de tous :

— Trahi par une femme ! Quelle honte ! Sans la Milcènt, Rouget serait ici avec nous.

— C'est vrai.

Au même instant, on entendit le cri du hibou dans un sapin. Pierre Fauchaux se leva et répondit par le même signal.

Aussitôt, aux premières lueurs de l'aube, on aperçut un homme qui se laissait glisser sur le tronc d'un arbre et qui s'avançait vers le carrefour.

Pierre Fauchaux leva joyeusement sa casquette.

— C'est Baptiste, dit-il.

— Bonjour, Baptiste ! s'écrièrent les braconniers.

Baptiste, charbonnier en forêt, était aussi un des braconniers les plus dangereux du pays.

A peine était-il assis en face de ses camarades qu'on entendit un autre signal du côté opposé, dans les buissons.

— Tiens, murmura Huau, voici le Potard, sans doute.

— Oh ! non, reprit Baptiste, le cri n'est pas assez ferme ni assez prolongé... Ce doit être un jeune.

Pierre se leva.

—J'ai reconnu sa voix, murmura-t-il, c'est le nouveau reçu parmi nous, Mathurin Belouin, le braconnier de Précigné.

Au même instant, Mathurin apparut. C'était un homme jeune encore et d'une taille remarquable. Son fusil était à deux coups et son costume dénotait une certaine aisance. Pierre Faucheux s'avança vers lui :

—Bonjour, Monsieur Mathurin, fit-il.

—Oh ! ne m'appellez pas *Monsieur*, répondit en riant le nouveau venu, je veux être un camarade, un ami.

—Bravo, s'écrièrent les braconniers !

—C'est convenu, alors, reprit Pierre en serrant énergiquement la main du jeune homme. Nous t'appellerons désormais Mathurin tout court.

—A la bonne heure !

Mathurin parcourut le cercle des braconniers, leur serra à tous la main, puis les six hommes s'assirent en rond au milieu du carrefour et allumèrent leurs pipes en silence après que Faucheux eut expliqué à nouveau comment il avait été amené à organiser la réunion.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Nul ne disait mot.

A la fin, Pierre Faucheux, qui était assis, appuyé sur un arbre entouré d'un épais buisson, manifesta quelques signes d'étonnement, se leva, et tout à coup :

—C'est étonnant, murmura-t-il. Nous sommes tous ici et Eugène n'arrive pas... Lui serait-il arrivé malheur.

Il n'avait pas achevé ces paroles que dans le dos même de Pierre Faucheux, le cri du hibou retentit.

Pierre recula, stupéfait.

Tous les braconniers se levèrent.

—Qui est-là ? s'écria Besson, en armant son fusil.

Au même instant une tête émergea des broussailles et un joyeux éclat de rire ébranla la forêt.

Les six braconniers poussèrent le même cri :

—C'est lui !

C'était lui, en effet, c'était le Potard qui avait tout vu et tout entendu.

Pierre Faucheux lui tendit les mains :

—D'où viens-tu, d'où sors-tu, mon cher Potard ?

Aussitôt Eugène s'élança du buisson et vint serrer les mains de ses six compagnons.

Il paraissait extrêmement heureux de les revoir.

—Bonjour, mes vieux amis, disait-il, qu'êtes-vous devenus depuis tant de mois que je ne vous ai vus ?

Pierre Faucheux l'interrompit :

—Tu arrives si tard, mon cher Carrou, dit-il, que nous craignons quelque accident.

Eugène se retourna vivement :

—Pas du tout, s'écria-t-il ; je suis ici depuis trois heures, je t'ai vu arriver ainsi que les camarades, et j'attendais que vous fussiez tous au rendez-vous pour me montrer.

—Drôle de corps, toujours le même, murmura Besson.

—Vous êtes gelé, reprit Jacques.

—Le fait est que j'endurerais bien un bon feu et une bonne soupe ; j'ai voyagé toute la nuit.

—Réchauffe-toi d'abord.

—Oui, après cela nous causerons.

Aussitôt le Potard se mit à se réchauffer comme on a coutume de le faire dans nos campagnes, c'est-à-dire en faisant battre ses bras le long de ses aisselles. Au bout de cinq ou six minutes de cet exercice, le sang circula à nouveau dans les veines du jeune homme et il s'assit vivement auprès de Pierre en s'écriant :

—Maintenant, ne perdons pas de temps, car voici le jour.

Le jour était venu, en effet, et déjà la première lueur du matin perçait à travers les branches, éveillait des oiseaux, et permettait de distinguer tous les objets.

—Dis-nous pourquoi tu nous as réunis, demanda Pierre ; et de quoi il s'agit ?

Le Potard devint immédiatement grave.

—Il s'agit de Rouget, fit-il.

Tous les braconniers poussèrent une exclamation de surprise.

—De Rouget ! s'écrièrent-ils. Mais il est au bain.

—Non. Il n'y est plus.

—Quoi ! il est libre ?

—Oui.

—Et il va revenir ?

—Peut-être.

Les six hommes, extrêmement surpris, se rapprochèrent de leur ami.

—Ah ? soupira Pierre, c'est le père Pouplard qui serait content, si le pauvre homme vivait encore, et s'il apprenait cette nouvelle.

—Parle vite, Eugène, s'écria Baptiste.

—Je vais tout vous raconter, dit le Potard, et vous verrez ensuite ce que nous avons à faire. Mais apprenez moi d'abord ce qu'est devenue la famille de Rouget ?

Pierre Faucheux prit alors la parole et dans un récit très simple que nous ne referons pas, expliqua que le père de Rouget était mort, que ses fils commençaient à travailler.

—C'est bien, dit le Potard. Je sais bien aussi que le père Pouplard est mort et que Pierre Faucheux l'a remplacé. Maintenant, écoutez-moi.

Alors, Eugène raconta aux braconniers du Maine et de l'Anjou l'évasion de Rouget et de son ami Beauregard ; il dit simplement et sans forfanterie comment il avait préparé et facilité cette évasion avec l'aide de Cartahut-le-marin. Il ajouta que Rouget était à Noirmoutier, dans une île voisine des côtes de France, et il posa enfin à ses compagnons la question qui devait être tranchée tout d'abord.

—Faut-il que Rouget revienne en forêt ? Y sera-t-il en sûreté ? Les choses sont-elles changées depuis son départ ? La braconnerie existe-t-elle encore, comme autrefois ? ou bien faut-il que Rouget reste à Noirmoutier, ou cherche à gagner l'étranger ?

Quand il eût posé ces questions, le Potard s'arrêta.

Les braconniers avaient écouté son long récit dans un grand silence entrecoupé seulement par des exclamations, tantôt furieuses, et tantôt joyeuses.

Dès qu'Eugène eut cessé de parler, tous les braconniers l'entourèrent et le félicitèrent à l'envi.

—Je le disais bien, s'écriait Faucheux ! voilà notre vrai doyen !

—Non, non, répondait doucement Eugène, les braconniers ont bien fait de te choisir ; maintenant, délibérons, et dites-moi ce qu'il faut faire.

Les braconniers reprirent leurs places, mais la délibération ne fut pas longue ; tous, à l'unanimité, déclarèrent que Rouget devait revenir et même amener son ami Beauregard ; qu'on le défendrait, qu'on le cacherait, qu'au besoin on le nourrirait comme autrefois, et qu'enfin il serait fait bonne garde autour de lui.

—Je vois, dit Faucheux au Potard, que nous sommes tous du même avis ; il faut que Rouget vienne au plus vite.

—Ici, s'écria Jacques, Louis ne sera jamais repris.

—Il ne faudra plus quitter les bois.

—Dieu merci, il y a encore de bonnes cachettes.

Le Potard se leva.

—Ainsi, dit-il, vous dites que Rouget peut revenir, qu'il sera en sûreté parmi nous, que les fermiers et les métayers le recevront comme autrefois ?

—Oui.

—Et vous promettez de le défendre ?

Les six hommes étendirent les mains à la fois d'un mouvement spontané :

—Nous le jurons !

Le Potard, satisfait de cette réponse, remercia ses compagnons et se rassit :

—Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je vais aller prévenir Rouget et nous prendrons nos mesures pour être ici avant un mois. Mais il me semble que, si on pouvait m'accompagner et m'aider dans cette affaire, tout marcherait mieux.

Aussitôt les braconniers se levèrent d'un bond et chacun d'eux se déclara prêt à suivre Eugène n'importe où, pour délivrer Rouget et le ramener au pays.

Le nouveau braconnier, Mathurin Belouin, se montra des plus ardents pour cette expédition, car il avait beaucoup entendu parler de Rouget, et il ne l'avait jamais vu qu'une fois.

Le Potard dut calmer cet enthousiasme et ce dévouement :

—Mes chers amis, dit-il, je vous remercie tous, et Rouget sera bien content, mais je n'ai besoin que d'un seul homme, et puisque vous vous offrez tous, je ne prendrai avec moi que votre chef, Pierre Fauchaux.

Tous les braconniers s'inclinèrent devant cette sage réflexion et ce choix judicieux.

Pierre Fauchaux, en effet, d'une taille et d'une force gigantesques, convenait à merveille pour l'expédition projetée.

Cette décision prise, il ne restait plus qu'à lever la séance et qu'à partir.

Il fut convenu, préalablement, que Baptiste irait trouver la famille de Louis, et que tous les braconniers préviendraient les fermiers et les métayers amis du retour prochain de Rouget.

Il était alors près de dix heures. Le soleil s'était levé, un beau soleil d'automne qui faisait reluire le tronc des chênes ou les aiguilles des sapins, et qui échauffait de ses rayons une foule d'insectes qui chantaient et qui bourdonnaient sous les feuilles.

—Quel beau temps pour la chasse ! s'écria Besson.

—Allez-y donc, mes amis, dit le Potard en se levant ; je vous ai retenus bien longtemps ; je vais partir avec Pierre et m'en aller chez lui. Il faudra du temps pour nous rendre à pied jusqu'à Châteaubriant.

Huau s'avança :

—J'ai une carriole légère, dit-il ; je vous conduirai bien jusqu'à Châteauneuf et même un peu plus loin, s'il le faut.

—Accepté, s'écria Fauchaux, voilà une belle occasion pour gagner du terrain. Sois chez moi à midi, avec ta voiture et ton cheval.

Cinq minutes après, Eugène Carrou serrait énergiquement la main de ses amis et leur promettait un prochain retour ; puis, jetant son fusil sur son épaule, il prenait le bras de Fauchaux et quittait avec lui le carrefour de la Mort-au-brac.

Le jour même, dans l'après-midi, Eugène et Pierre quittaient le pays dans la carriole de Huau, franchissaient la Sarthe et entraient à Châteauneuf. Là, Huau déclara qu'il voulait les conduire encore plus loin, et il les mena, en effet, jusqu'au Lion-d'Angers, où ils arrivèrent dans la soirée. Après un dîner rapide à l'hôtel, il voulut faire plus encore, et, bien que son cheval fut déjà fatigué, il les conduisit jusqu'à Segré, en passant par Andigné et la Chapelle-sur-Oudon.

Les trois amis entrèrent à Segré vers dix ou onze heures du soir et prirent une chambre à l'auberge.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le Potard et Fauchaux repartaient seuls à pied, après avoir vivement remercié leur ami qui s'appretait à reprendre la route de Daumeray.

Les deux braconniers avaient encore près de dix lieues à faire pour parvenir à Châteaubriant, en traversant Noyant-la-Gravoyère, Vergennes, Pouancé et Soudan, mais grâce à des occasions dont ils surent profiter, ils arrivèrent à la ville vers deux ou trois heures de l'après-midi.

Aussitôt le Potard se présenta chez le père et la mère Beauregard, avec son ami Fauchaux.

Il trouva le cordonnier assis dans sa boutique ; sa femme tricotait dans un coin :

—Eh bien, s'écria-t-il en rentrant, sitôt qu'il eût fermé la porte, qu'y a-t-il de nouveau par ici ? Voici un ami devant lequel vous pouvez parler en toute confiance.

Le cordonnier et sa femme surpris de cette brusque arrivée, se levèrent à la fois et offrirent deux sièges.

—Ah ! Monsieur, dit en hochant la tête le vieux sacristain, on raconte ici des choses bien étranges.

—Lesquelles ?

—Je ne sais pas si elles sont bien vraies...

—Dites toujours.

Le bonhomme, évidemment intimidé par la présence de Fauchaux, se décida pourtant à parler.

—On raconte, Monsieur, depuis que vous êtes ici, que M. Tuloup est très malade...

—Comment, très malade !

—Oui, Monsieur, tellement malade qu'on le croit fou.

Le braconnier poussa presque un cri de joie.

—Fou ! s'écria-t-il ! M. Tuloup ! c'est une punition de Dieu !

—Ah ! je le crois, murmura la mère Beauregard en levant les yeux au ciel.

—Continuez, continuez, demanda le Potard au cordonnier, il faut que sache tout.

—Eh bien, Monsieur, on ajoute, mais je n'ose pas le croire, que, dans sa folie, M. Tuloup fait des aveux, se déclare coupable et veut qu'on aille chercher M. le procureur impérial !

—Ce n'est pas possible ?

—Si ! il prétend qu'il a vu le diable un soir d'orage... Notre juge de paix, dont il devait épouser la fille, est très inquiet. On ne parle que de cela dans la ville, depuis trois ou quatre jours.

Le potard, ravi, posa au sacristain une dernière question :

—Et M. le curé, que fait-il ?

—M. le curé ?

—Oui.

—Vous ne savez donc pas ?

—Non.

—La nuit même qui a suivi votre arrivée, malgré l'orage et la pluie, M. le curé est parti pour Nantes, où il est encore.

—Bien ! Et que vous a-t-il dit avant de partir ?

—Je ne l'ai pas vu, mais il a remis sous ma porte un morceau de papier sur lequel il y avait écrit : "Espérez je pars !"

A cet instant, la mère Beauregard, très émue, s'avança vers le Potard, et joignit les mains, avec des larmes dans la voix :

—Ah ! mon bon Monsieur, s'écria-t-elle, je suis sûre que vous êtes pour quelque chose dans tout cela ! ce n'est pas naturel, voyez-vous, que M. Tuloup avoue son crime et proclame l'innocence de notre fils, juste depuis le jour où vous êtes venu. C'est à vous que nous devons notre cher Jean !... Quelque chose me l'avait dit quand vous êtes entré chez nous !

Eugène calma avec peine la pauvre vieille.

—Attendez avec confiance, ma bonne dame, lui dit-il ; il n'y a encore rien de sûr, mais en ce moment même, mon ami Pierre Fauchaux et moi nous partons pour regagner Noirmoutier.

Aussitôt la mère Jeanne poussa un cri :

—Vous allez voir mon fils !... Je veux partir avec vous !

Eugène et Fauchaux se récrièrent, et le cordonnier fit entendre la voix de la raison. Mais le cœur d'une mère n'entend rien quand il s'agit de son enfant, et moins d'un quart d'heure après, la pauvre vieille avait vaincu toutes les résistances, et il était décidé qu'elle aussi, en dépit des longueurs de la route, des dangers de l'aventure, partirait pour Noirmoutier.

Cette résolution prise, le Potard courut à la Frésaisie, pendant que la mère Beauregard achevait, en toute hâte, ses préparatifs et que Fauchaux faisait un tour dans la ville pour trouver une voiture et un cheval.

Eugène ne devait être absent qu'une heure et demie, mais il ne revint qu'après trois heures, au moment où la nuit allait commencer.

Près de lui, à la grande stupéfaction du sacristain et de sa femme, marchait d'un pas ferme Françoise Dugast.

—Quoi ! c'est vous, ma chère enfant, s'écria Jeanne en la voyant venir !

Françoise se jeta dans ses bras en pleurant :

—Oui, Madame Beauregard, oui, c'est moi qui veux partir avec vous dès ce soir...

—Mais vos parents ?

—Ils ont fini, sur mes vives instances, par me permettre de vous accompagner.

La mère Beaugard serra sur son cœur cette enfant que le ciel semblait lui envoyer.

—Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, je serai heureuse et fière de vous emmener : nous verrons et nous consolons plus tôt mon cher fils !

Beaugard et Pierre Fauchaux ne revenaient pas de leur surprise ; un tel dévouement leur semblait au-dessus des forces humaines.

Le cœur des femmes, par quelque côté, reste toujours caché pour les hommes.

Alors, le Potard leur expliqua qu'il avait trouvé à la Frénaie M. et Mme Dugast avec leur fille ; qu'il leur avait raconté et expliqué tout ce qui s'était passé depuis quelques jours, et qu'il leur avait appris que, le soir même, il devait partir pour Noirmoutier avec son ami Fauchaux et la mère de Jean Beaugard.

Aussitôt, la jeune fille avait supplié ses parents de la laisser partir avec la mère Jeanne, et bien que cette dernière demande fut avec raison taxée d'imprudencé et de folie par le père Dugast, Françoise avait tant prié, tant supplié, tant pleuré, elle avait tellement dit et répété qu'elle ne pouvait plus résister à son supplice, et qu'elle mourrait si on ne lui permettait pas d'aller consoler son fiancé, qu'à la fin ses parents, brisés, vaincus, s'étaient laissés fléchir et avaient donné leur consentement.

Jamais le père Dugast n'avait pu résister aux moindres caprices de sa fille : comment eût-il pu, dans ces circonstances, résister à ses pleurs et à son désespoir ?

—C'est bien, murmura Fauchaux, mais, à Noirmoutier, que ferons-nous de ces dames ?

—Nous verrons, répondit le Potard ; elles reviendront toutes seules si nos amis doivent encore rester dans l'île. En tous cas, il n'y a pas moyen de songer à les écarter de nous.

—Mais, reprit le père Beaugard, n'est-ce pas une imprudence ? ma femme et Mademoiselle Françoise ne mettront-elles pas les gendarmes sur la trace des évadés ?

—Espérons que non ! Nous allons partir cette nuit, et personne ne saura où nous sommes.

Les braconniers étaient décidément incorrigibles ! Ils s'imaginaient, dans leur simplicité et dans leur ignorance des choses, que la nuit suffisait pour égarer la justice.

Une heure après, l'obscurité étant tout à fait venue, la mère Beaugard, Françoise et le Potard se dirigèrent vers le carrefour où Fauchaux les attendait avec une voiture retenue d'avance, et qui avait été choisie de manière à pouvoir dissimuler les fugitifs.

Les quatre personnages, remplis d'une émotion contenue, montèrent silencieusement dans le véhicule, et quand Fauchaux lança son cheval dans la direction de Nantes et de Pornic, le silence était complet autour d'eux, la nuit était sombre et il semblait bien que nul ne les avait aperçus.

III

LE VIEUX MICHEL

La ville de Pornic est, comme chacun le sait, une des stations balnéaires les plus connues sur les côtes de l'Océan. Coquettement assise sur le rivage de l'Atlantique, avec ses falaises, son vieux château, son joyeux petit port et ses nombreuses barques de pêche ou de plaisance, elle offre, pendant la belle saison, le coup d'œil le plus animé et le plus charmant.

Elle est, au sud de l'embouchure de la Loire, ce qu'est, au nord, le Croisic.

Un chemin de fer conduit de Nantes les voyageurs, les touristes, baigneurs ou baigneuses qui peuplent toutes les maisons de la ville et les villas de la côte, jusqu'aux fermes des environs.

L'hiver, Pornic redevient plus solitaire et plus triste. On n'y voit plus guère que les commerçants et les matelots qui vont et viennent sur le port, se livrent à la pêche et naviguent aux alevins vers Noirmoutier, Préfailles, Beauvoir, Saint-Nazaire et Paimbœuf.

A la fin de l'automne, dans les premiers jours de décembre, par un de ces beaux soleils que la nature accorde encore, comme pour faire regretter le mois d'août, quatre marins s'apprétaient à quitter Pornic sur une belle chaloupe que nos lecteurs connaissent déjà, et qui s'appelait le *Saint-François*. C'étaient Cartahut, le patron, et trois maîtres d'équipage qui retournaient à Noirmoutier par cette occasion, File-à-Voile, l'Islandais et l'Equateur.

Déjà, les voiles étaient levées et battaient le long des mâts, le petit canot était attaché à l'arrière ; tous les agrès de rechange, vergues, cordages, avirons, etc., étaient soigneusement rangés sur le pont.

Cartahut avait donné le signal, et déjà l'Islandais et l'Equateur s'apprétaient à tirer l'ancre.

Cependant la mer était grosse, et un fort vent du Nord jetait de fortes vagues pas-dessus la jetée.

—Nous avons du gros temps, dit File-à-Voile.

Cartahut examina l'horizon :

—C'est vrai, mais l'orage ne viendra pas avant la nuit prochaine.

—Faut-il lever l'ancre ? demanda l'Equateur.

—Oui, répondit Cartahut, à la grâce de Dieu !

Au même instant, deux gendarmes parcouraient le port et demandaient partout s'il n'y avait pas un bateau en partance pour Noirmoutier. Apercevant de loin le *Saint-François* qui s'apprétaient à quitter la rade, ils accoururent et hélèrent le patron.

L'un d'eux était un homme déjà âgé, aux cheveux et à la moustache grisonnants, à l'air énergique et rude.

C'était le vieux Michel, brigadier de Durtal.

L'autre était aussi un brigadier, mais jeune encore, lesté et bien découplé. Nos lecteurs le connaissent également : c'était Lutscher, de Châteaubriant.

Tous les deux avaient reçu une mission de confiance de leurs chefs respectifs.

Ils devaient se rendre à Noirmoutier, où l'on présumait, d'après les affirmations du juge de paix, M. Damblé, que devaient être Rouget et Beaugard, les deux forçats évadés du bague de Rochefort, que l'on ne parvenait pas à retrouver.

On avait pensé, non sans raison, que ces deux hommes, qui avaient arrêté naguère les deux condamnés, n'hésiteraient pas un instant à les reconnaître.

Le vieux Michel, se campant sur la jetée, fit un porte-voix de ses deux mains :

—Ohé ! du bateau.

—Ohé !

—Vous partez pour Noirmoutier ?

—Oui.

—Voulez-vous nous prendre ?

—Cela dépend ; la mer est grosse.

L'Equateur regarda Cartahut, et, de façon à n'être pas entendu de la jetée :

—Je n'aime pas, dit-il, à naviguer avec ces messieurs-là.

—Oui, reprit l'Islandais, ils ont toujours quelques petites contraventions à signaler.

—C'est pour verbaliser.

—Mais il faut payer l'amende.

Cartahut, cependant, passait avec hésitation la main dans sa barbe rousse.

Le vieux Michel murmura deux mots à l'oreille de son camarade :

—Mettons-y le prix ; c'est l'Etat qui paye.

Puis, s'adressant de nouveau à Cartahut :

—Combien voulez-vous, pour le passage ?

—Nous sommes déjà nombreux.

—C'est égal, nous tenons à partir.

—Vous êtes pressés ?

—Très pressés... Nous paierons ce qu'il faudra.

Cartahut, à tout risque, demanda un gros prix qui fut aussitôt accepté.

Le vieux marin ôta son bonnet.

—Embarquez, embarquez, cria-t-il.

Et aussitôt, se jetant dans le canot, il alla chercher les deux gendarmes qui prirent place à l'arrière.

—Voilà une bonne affaire, murmura le vieux Michel en s'installant et en posant près de lui sa carabine. Nous tenions à être ce soir là-bas, et sans vous Messieurs, nous restions ici. —Vous avez donc une grave affaire à Noirmoutier ? demanda Cartahut avec un certain intérêt.

—Très grave.

Cartahut examina un instant les deux brigadiers et pensa aux deux forçats qu'il avait conduit dans l'île au commencement de l'été.

Puis, voyant la marée monter, il ordonna à l'Islandais et à l'Équateur de lever l'ancre, et s'occupa avec son compagnon de disposer les voiles.

Quelques minutes après, le *Saint-François* tournait déjà son avant vers la pleine mer, lorsque tout à coup le vieux Michel, qui examinait le port, se dressa tout debout.

—Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il.

Les marins, stupéfaits, relevèrent la tête.

Le vieux Michel venait d'apercevoir, entre les mâts des barques attachées aux boucles de fer, deux hommes qui venaient d'arriver. L'un, grand et fort, l'autre leste, et agile, dans lesquels il avait reconnu les deux célèbres braconniers de son pays, Pierre Fauchoux et le Potard.

Cartahut, aussi, reconnut ce dernier, mais son visage ne laissa pas paraître la moindre trace d'émotion.

Le vieux Michel répéta son cri :

—Arrêtez-vous, dis-je, et débarquons !

—Comment, dit Cartahut, qui tenait autant à ne pas perdre le prix fixé pour le voyage qu'à empêcher l'arrestation du Potard, nous ne faisons que partir, nous avons vent-arrière et il faudrait déjà revenir au port !

—Y pensez-vous ? ce serait un grand dérangement pour nous.

Le brigadier Lutscher se leva à son tour très étonné.

—Mon cher collègue, lui dit-il, que voyez-vous donc ?

—Eh ! parbleu, je vois le Potard.

Lutscher ouvrit de grands yeux :

—Le Potard !

—Oui, un ami de Rouget, un braconnier de nos pays, un vrai brigand...

—Et vous avez ordre de l'arrêter ?

—Non.

—Alors, pourquoi revenir ?... Pourquoi perdre notre temps ?

—Parce que, si le Potard est ici, Rouget n'est pas loin.

—Mais puisqu'il est à Noirmoutier !... et qu'on nous écrit que personne n'a quitté l'île, hormis les marins connus.

Le vieux Michel haussa les épaules en souriant :

—Après tout, vous avez peut-être raison ! Je n'ai pas de mandat contre le Potard, et en courant après celui-ci, nous risquerions peut-être de perdre les autres. Mais tenons-bien, car nous sommes évidemment sur une bonne piste !

Pendant ce temps, Cartahut et File-à-Voile avaient les yeux fixés sur les deux brigadiers dont ils attendaient les instructions avec impatience, car ils n'auraient pas osé les emmener malgré eux ; mais le bateau, emporté par le vent qui s'élevait de plus en plus, commençait à filer avec vitesse vers l'extrémité de la jetée.

Le vieux Michel jeta un dernier regard sur Eugène :

—Qu'il aille au diable ! murmura-t-il.

Et il se rassit.

Son compagnon l'imita.

Au même instant, Cartahut donna un coup de barre et le *Saint-François* s'élança en pleine mer.

Le vieux Michel ne s'était pas trompé. C'était bien le Potard et son ami Fauchoux qu'il avait aperçus de loin.

Les deux braconniers étaient arrivés pendant la nuit à Pornic et étaient descendus à l'hôtel de la Sirène, où madame Beaugard et Françoise Dugast avaient pris quelques heures de repos.

Pendant ce temps, toujours actifs, toujours infatigables, Eugène et Pierre étaient descendus dans la ville et sur le port pour chercher immédiatement un moyen de passage jusqu'à l'île de Noirmoutier.

Ils n'avaient pas été heureux dans leurs tentatives.

Tous les patrons de barque leur avaient répondu qu'ils ne sortiraient pas ce matin-là, parce qu'on prévoyait une tempête prochaine et que déjà la mer était grosse et menaçante.

Sur ces entrefaites, le *Saint-François* était parti et le Potard et Fauchoux avaient parfaitement reconnu de loin le brigadier de Durtal.

—Tiens ! tiens ! s'était écrié Eugène en saisissant le bras de son ami, le vois-tu ?

—Le vieux Michel !

—Que vient-il faire ?

—Je jure qu'on l'envoie pour arrêter Rouget.

—Tout est perdu, s'il le rencontre ?

—Oui, tout est perdu !... Mais il nous reconnaît... le voilà qui se lève dans le bateau... s'il revenait et s'il courait après nous. Quel chance ce serait !... Mais je vois aussi le patron de la chaloupe : C'est Cartahut, le marin de Rochefort !

—Cartahut ?

—Oui, l'am ! qui nous a sauvés en mer.

—Que va-t-il faire et quel est cet autre gendarme ?

—C'est aussi un brigadier... Je ne le connais pas.

—Ni moi.

—Les voilà qui s'asseyent. Ils ont renoncé à nous poursuivre.

—Le bateau tourne la jetée. On ne le voit plus.

Le Potard ôta son bonnet :

—Au revoir, vieux Michel, à bientôt !

Saisis de la plus vive inquiétude sur le sort de leurs amis et particulièrement de Rouget que le vieux Michel reconnaissait certainement à Noirmoutier, les deux braconniers cherchèrent avec plus d'activité et de persévérance que jamais une barque qui voulut bien les emmener.

Mais il n'en trouvèrent aucune.

On leur répondait en haussant les épaules :

—Qui donc irait à Noirmoutier par un temps pareil ?

—Le *Saint-François* est bien parti.

—Cartahut est un vieux loup de mer et un madré compère qui fait payer cher ses services, surtout quand il s'agit de gendarmes.

—Faites un prix.

—Non. Ni pour un prix ni pour un autre nous ne risquons notre vie pour vous passer dans l'île.

Après quelques heures de tentatives semblables, le Potard et Fauchoux, à moitié désespérés, revinrent à la *Sirène* et racontèrent à Jeanne Beaugard et à Françoise Dugast ce qui venait de leur arriver.

Animée par le voyage et par l'espérance de revoir bientôt celui qu'elle aimait, Françoise avait un air de bonheur qui lui seyait à merveille ; ses yeux étaient vifs et ses joues roses ; elle n'avait jamais été plus jolie.

En apprenant que le vieux Michel, ainsi qu'un autre brigadier, avait été vu sur le *Saint-François*, en partance pour Noirmoutier, la jeune fille fut prise d'une véritable terreur.

—Il faut partir, s'écria-t-elle. Il faut partir à tout prix et à tous risques !

—C'est vrai, répondit la vieille Jeanne ; Françoise a raison ; il ne servirait à rien d'être venu jusqu'ici, si demain Jean était arrêté avec son compagnon sans que nous ayons pu les prévenir et les sauver.

—Mais nous avons parlé à tous les patrons, à tous les matelots du port ; nous avons demandé passage à toutes les barques !...

—Est-ce bien sûr ? n'en avez-vous pas oublié ?

—Je ne crois pas, mais la tempête les effraie tous, et pourtant les vagues ne paraissent pas bien grosses, ni le vent bien terrible.

—Oh ! reprit Françoise, elle ne m'effraie pas, moi, la tem-

pête, et je partirai bien toute seule sur un bateau pour aller sauver Jean Beaugard !

Le Potard et Fauchaux ne répondirent rien.

Ces hommes simples qui avaient toujours vécu dans les bois, qui n'avaient jamais vu la mer, ne se rendaient nul compte des dangers qu'offre l'Océan, ni des signes certains auxquels les matelots expérimentés reconnaissent une tempête prochaine.

La mère Beaugard recommença à pleurer comme à Châteaubriant :

—Que faire, mon Dieu, murmurait-elle, que faire ?

Françoise la consola.

—Soyez tranquille, mère Jeanne, lui dit-elle, nous allons recommencer nos recherches sur le port et nous finirons bien par trouver un bateau... On dit qu'il y a si peu de distance jusqu'à cette île, qu'on l'aperçoit d'ici !

—C'est vrai, reprit le Potard.

—Partons donc. D'ailleurs, le temps paraît se lever. Il me semble que voilà le soleil.

C'était le soleil, en effet, mais un soleil blanc, de vilaine apparence et dont la lumière diffuse, au travers de la brume, ne servait qu'à faire voir de gros nuages qui s'amoncelaient au nord-ouest et les vagues qui grossissaient à l'entrée du port.

Néanmoins, encouragés par la vaillante jeune fille qui ne doutait pas du succès, le Potard et Fauchaux revinrent sur le port, où toutes les barques étaient ballottées et se heurtaient les unes contre les autres.

Ils s'adressèrent de nouveau, avec de véritables supplications, aux matelots qu'ils rencontrèrent çà et là.

La mère Beaugard et Françoise en firent autant de leur côté.

Mais tous les marins auxquels on s'adressait s'arrêtaient une seconde, souriaient, faisaient un mouvement d'épaules et repartaient en disant :

—Par ce temps-là !... Y pensez-vous ?

De longues heures s'écoulaient ainsi sans amener aucun résultat. A la fin, les quatre personnages, las d'essayer tant de refus, retournèrent déjeuner à la Sirène, et le Potard essaya de relever le courage des deux femmes en leur parlant de l'admirable cachette qui avait été découverte par Rouget.

—Nous arriverons à temps, s'écria-t-il, je vous le promets ! Si Rouget et Beaugard sont aperçus, ils se cacheront dans la grotte.

—Mais s'ils sont pris avant ?... Ou si l'on découvre leur retraite ?...

—Oh ! que non ! On ne la trouvera jamais !

Néanmoins, vers deux heures environ, Françoise, qu'une sorte de pressentiment agita, sortit de nouveau sur le port et en fit de nouveau le tour.

Elle avisa une barque de triste apparence, décorée du nom pompeux de *Saint-Charlemagne*, et auprès de laquelle se tenait, à demi couché, fumant sa pipe en regardant la mer, un tout jeune homme de vingt à vingt-dix ans.

Françoise l'aborda et lui demanda s'il voudrait les emmener à Noirmoutier, elle, Mme Beaugard, Eugène et Fauchaux.

Le jeune homme, se soulevant à demi, parut surpris de cette demande et considéra avec étonnement cette jeune fille aux traits fins et énergiques. Il légua le temps, le vent, la tempête qui s'avancait, il résista un temps, il demanda un prix assez élevé, mais le jeune matelot se laissa vaincre par les supplications réitérées de Françoise et par l'appât du gain, et il finit par consentir à embarquer les quatre passagers.

—Mais pas avant demain matin, mademoiselle, ajouta-t-il, car ce soir il est trop tard et il fait trop sombre pour tenter l'aventure.

—Soit, mais demain à la première heure, nous pourrions compter sur vous.

—Oui, quelque temps qu'il fasse ; Julien Kyriole n'a jamais manqué à sa parole, et le *Saint-Charlemagne* est solide.

—Nous vous retrouverons ici ?

—Oui, je vous attendrai à six heures.

—C'est bien ; au revoir et merci, monsieur Kyriole.

Un instant après, la jeune fille rejoignait ses compagnons et leur annonçait avec joie qu'elle venait de trouver un bateau et un marin qui les conduirait le lendemain matin à Noirmoutier.

Tous la félicitèrent et, n'ayant plus rien à faire sur le port, rentrèrent à la Sirène, où ils passèrent tranquillement la soirée et la nuit.

Pendant ce temps, le *Saint-François*, emporté par le vent comme une flèche, volait vers Noirmoutier.

Cartahut n'était pas sans inquiétude.

Déjà d'énormes vagues emplissaient le détroit et menaçaient à tout instant d'engloutir la barque audacieuse qui osait les braver.

Successivement, le *Saint-François* apparaissait au sommet des vagues et retombait au milieu d'elles comme s'il allait s'engloutir.

C'était un mouvement continu, un va-et-vie ininterrompu de flots dressés, de montagnes liquides, sifflant, écumantes, que les matelots eux-mêmes contemplaient avec effroi.

Toujours assis à la même place et s'appuyant l'un sur l'autre, les deux gendarmes ne bronchaient pas.

Ils ne voulaient pas donner aux matelots une fâcheuse idée de l'armée française.

Cartahut, assis à la barre, gardait tout son calme.

Il avait vu bien d'autres gros temps.

—Voilà, disait-il, qui nous présage une belle tempête pour demain !

—Tu ne trouves donc pas celle-là suffisante ? répondait File-à-Voile.

—Bah ! elle n'est rien par rapport à celle qui va venir.

—Sauvons-nous alors et grand train !

—Je réponds de tout.

Le brigadier Lutscher ne put s'empêcher de sourire. L'affirmation de Cartahut lui était agréable, car le brave garçon tenait à la vie.

Peu de temps après, le petit port de Noirmoutier apparut au milieu de la brume épaisse qui s'était élevée sur les flots et qui voilait entièrement le soleil.

—Nous sommes rendus, murmura l'Equateur.

—Ce n'est pas trop tôt, répondit l'Islandais. Par cette brume épaisse, je me suis cru dans la mer du Nord. C'est comme cela, là-bas !

Les deux brigadiers entendant l'exclamation de l'Equateur, avaient relevé la tête.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que le *Saint-François*, comme un oiseau de mer, avait tourné la jetée et abattu ses voiles.

—Nous sommes au port ! s'écria fièrement Cartahut.

—C'est bien, répondit le vieux Michel. Nous allons vous payer.

Et, s'avancant d'un pas chancelant sur le bateau jusqu'à l'endroit où se tenait le patron, il lui remit la somme convenue.

Cartahut le remercia.

—Nous allons vous descendre sur le port, brigadier.

—Où vous voudrez, et grand merci.

Le *Saint-François* pénétrait entre les barques et, guidé d'une main sûre par File-à-Voile et l'Islandais, il alla prendre place entre le *Cormoran* et le *Saint-Guénolé*.

Au même instant, le vieux Michel se dressa tout debout et saisit sa carabine.

Ses narines se dilatèrent, ses yeux s'ouvrirent et, de sa main gauche il étroitait le bras de Lutscher.

Qu'avait-il vu ?

A sa gauche, à trois pas à peine, sur le *Cormoran*, un petit homme, portant toute sa barbe, alignait des troncs d'arbres.

C'était Rouget le braconnier !

L'œil perçant du vieux Michel l'avait reconnu de suite, en dépit de sa barbe et de son costume de matelot.

Ainsi, du premier coup, l'homme qu'on cherchait depuis si longtemps, celui qui semblait défier toutes les recherches de la justice et que le brigadier de Durtal était venu reconnaître de si loin, était là, sous sa main.

Il se pencha à l'oreille de son collègue :

—C'est lui, murmura-t-il, d'une voix qui n'était qu'un souffle ! Ne bougez pas, il est à nous !

Mais au même instant, Lutscher poussa un cri sourd qu'il ne put retenir.

À sa droite, sur le *Saint-Guénolé*, le brigadier de Châteaubriant venait d'apercevoir Jean Beuregard.

—Voici l'autre, dit-il à son tour !

—Silence !

La scène fut rapide et soudaine :

Au moment où *File-à-Voile* attachait l'amarre et où les gendarmes se disposaient à enjamber le parapet et à sauter, l'un sur le *Cormoran*, l'autre sur le *Saint-Guénolé*, l'Islandais cria de sa voix de stentor :

—Eh ! bonjour, Jean Bourdain et Louis Rimbault ! Toujours au travail !

—Toujours ! répondit Rouget en se relevant.

Au même instant, ses yeux rencontrèrent les yeux étincelants du vieux Michel, et ce fut pour lui comme une apparition.

Mais sans pousser un cri, sans répondre aux appels de l'Islandais, sans calculer les obstacles, pris d'une terreur folle, il sauta du *Cormoran* sur le port, passa à un mètre du brigadier, qui avait déjà la jambe gauche de l'autre côté du parapet, et s'enfuit comme un trait vers le haut du port.

Beuregard en fit autant en reconnaissant Lutscher et se précipita dans une ruelle avant que le brigadier de Châteaubriant eut mis le pied sur la jetée.

Aussitôt, le vieux Michel, voyant échouer son plan, reprit ses moyens ordinaires.

—Arrêtez-les, cria-t-il, au nom de la loi, arrêtez-les !

En même temps, il courut comme un cerf, avec son camarade Lutscher, dans la direction qu'avait prise Rouget, qu'on voyait encore à cinquante ou soixante mètres.

Quelques gendarmes de l'île, et notamment le brigadier Vivien, vinrent aussitôt prêter main forte au vieux Michel et se mirent, eux aussi, à courir après le fugitif en poussant de grands cris, comme s'ils avaient cru l'effrayer.

—Arrêtez-le ! arrêtez-le !

À ce bruit étrange, la mère Plumeau, plumant une bécassine, sortit de son logis, et aperçut son pensionnaire qui détaillait de toute la vitesse de ses jambes.

L'oiseau lui tomba des mains :

—Jésus, mon Dieu, murmura-t-elle, qu'est-il donc arrivé ? Un si bon homme !

Le père Batifoulier, plus gros, plus rond, plus rouge que jamais, allongea sa tête en boulo au-dessous de sa porte basse :

—Ah ! ça, la mère Plumeau, que se passe-t-il donc chez vous ?

—Mais, monsieur Batifoulier, répondit agréement la vieille un peu piquée, il ne se passe rien chez moi !

—Pourquoi les gendarmes courent-ils donc si nombreux après votre locataire ?

—Est-ce que je le sais, moi ? C'est la justice, ça ne me regarde pas, ni vous non plus.

Quant aux marins, ils étaient stupéfaits et ne pouvaient pas comprendre pourquoi les deux gendarmes qui venaient d'arriver avaient voulu arrêter ce Jean Bourdain et ce Louis Rimbault, qu'ils avaient toujours vus si laborieux et si rangés, ni pourquoi ceux-ci, à la seule vue des brigadiers, avaient pris la fuite avec tant d'empressement.

—Il y a quelque chose là-dessous, dit *File-à-Voile* en revenant à l'arrière.

—Pour sûr, dit l'Équateur.

—Ils étaient pourtant si sages, reprit l'Islandais.

—Si bons travailleurs !...

—Si économes !...

—Si exacts !...

—Si gais !...

—Que voulez-vous ? Dans la justice, il y a toujours des affaires comme cela ; on ne sait jamais si ça ne vous arrivera pas, un jour ou l'autre...

Seul Cartahut comprenait tout et, triste, rêveur, il murmurait entre ses dents.

—Je le leur avais bien dit, pauvres diables, que tôt ou tard ils seraient repris.

Pendant ce temps, tous les gendarmes s'étaient joints au vieux Michel et, abandonnant la piste de Beuregard qui avait disparu, couraient à la poursuite de Rouget.

Près du brigadier de Durtal étaient Lutscher et Vivien, et derrière eux, quatre ou cinq gendarmes de la ville qui étaient sortis de leur caserne.

Alors commença une véritable chasse à l'homme.

Rouget volait plutôt qu'il ne courait, traversant la ville et les faubourgs pour gagner la campagne.

Mais les gendarmes couraient presque aussi vite que lui ; le vieux Michel, en dépit de son âge, était à leur tête avec son collègue.

Les passants et les paysans, surpris de cette course singulière, s'arrêtaient un instant, mais nul d'entre eux n'essayait d'arrêter le fugitif.

Bientôt Rouget se jeta à travers champs, cherchant quelque obstacle qu'il put mettre entre lui et les gendarmes.

Un instant, il crut l'avoir trouvé dans un tas énorme de bois aligné devant lui, et qui s'élevait à plusieurs mètres de hauteur.

D'un bond, et sans efforts, il s'élança, sauta par dessus l'obstacle et disparut.

Le vieux Michel poussa un cri :

—À droite et à gauche, passez vite !

Obéissant à cet ordre, les gendarmes tournèrent le tas de bois et un peu plus loin, à près de cent mètres, ils aperçurent Rouget qui se reposait un instant :

—Vite, vite, cria Lutscher ! le voilà !

Le brigadier s'élança de nouveau, et Rouget repartit, se dirigeant vers le bois de chênes et vers la côte.

Quelques minutes après, il disparaissait derrière les troncs d'arbres.

—Écartez-vous, commanda le vieux Michel qui se crut revenu aux forêts du Maine.

Tout à coup, les gendarmes qui couraient à droite firent entendre de grands cris :

—Voici l'autre, voici l'autre !

—C'est bon, répondit Michel, suivez-le et arrêtez-le.

Lutscher se dirigea de ce côté :

—C'est mon affaire, dit-il. Je connais Beuregard !

La troupe entière entra dans le bois, en formant un large demi-cercle.

Les gendarmes étaient déjà couverts de sueur, mais Rouget courait comme un cerf. Il semblait impossible de l'atteindre. Il ne traversait pas les buissons, il bondissait au-dessus. Il ne faisait aucun détour, il ne s'écartait jamais de son chemin, il allait droit devant lui comme une flèche !

On entendit une fois crier :

—À moi, Jean Beuregard !

Il venait d'apercevoir son camarade qui n'avait qu'une petite avance et qui était déjà essouffé, haletant, presque rendu. L'appel de Rouget rendit courage à Beuregard qui fit un effort énergique et rejoignit son ami.

Le brigadier de Durtal les aperçut au même instant :

—Nous les tenons tous les deux, cria-t-il ; courage ! camarades, ils sont à nous !

Ne pouvant entrainer Jean assez vite, Rouget se crut un instant perdu, car il ne voulait pas s'échapper seul. Il usa alors de ruse et, feignant de tourner à gauche, il se jeta dans un gros buisson, où son ami le suivit.

Puis caché par les épines, il se glissa rapidement à droite, revenant vers la ligne des gendarmes.

Presque au même instant, ceux-ci arrivèrent au buisson et s'arrêtèrent une ou deux minutes, ne voyant rien et n'apercevant plus les fugitifs.

—Fouillez la haie, éventrez les épines, commanda Michel. Et, donnant l'exemple, il se jeta au milieu de la haie.

Deux minutes s'écoulèrent encore.

Tout à coup, Lutscher, qui s'était redressé, aperçut les deux forçats qui s'enfuyaient de nouveau sur un autre point, vers les falaises.

Grâce à leur stratagème, ils avaient regagné plus de cinquante mètres.

Et, sans perdre une seconde, les gendarmes reprirent leur course.

Bientôt une ligne bleue apparut à l'horizon, derrière les rochers.

—La mer ! cria Vivien.

Le vieux Michel comprit la pensée de son confrère.

—Cernons-les, dit-il, enfermons-les dans un demi-cercle.

Un instant après, on voyait distinctement la côte et on entendait la mer qui déferlait sur les roches.

Les deux fugitifs allaient toujours droit devant eux.

—La falaise est à pic, dit Vivien.

—Alors nous les tenons, répondit Michel.

A cet endroit, de grosses pierres et quelques buissons simulèrent un instant les deux forçats.

—Prenez garde qu'ils ne nous échappent ! cria Lutscher tout en courant.

—Il n'y a pas de danger, reprit Vivien, ils ne peuvent plus revenir en arrière, ils sont cernés.

Vivien ne s'était pas trompé, les deux fugitifs étaient cernés de toutes parts.

Déjà les deux gendarmes placés aux extrémités du demi-cercle avaient atteint les rochers.

Rouget et Beauregard ne pouvaient plus fuir dans aucune direction. Devant eux était la mer, et l'abîme de cent cinquante pieds.

Les gendarmes poussèrent des cris de triomphe.

Au centre les trois brigadiers franchirent les derniers buissons et s'élançèrent vers la plate-forme triangulaire ; Lutscher faillit même tomber dans la mer et fut retenu juste à temps par la main de Vivien.

Aussitôt, le vieux Michel lança un juron formidable.

Autour d'eux, sur la plate-forme, il n'y avait rien !

Rouget avait disparu !

Les deux forçats étaient sauvés !

Sans perdre une seconde, le brigadier regarda devant lui, à droite et à gauche ; il n'aperçut que le vide, et, au fond, la mer.

Il se retourna vivement et examina les arbres, dont les troncs se dressaient à une dizaine de mètres de la falaise.

Mais il ne vit personne dans ces arbres.

Alors, sans dire un mot, il fouilla les pierres et les buissons d'alentour, et son œil perçant sonda vainement les bois.

Les gendarmes étaient stupéfaits.

Chacun d'eux était pourtant assuré d'avoir vu les deux forçats à cinquante mètres devant eux, arrivant sur la falaise, et ceux d'entre eux qui étaient placés à droite et à gauche savaient pourtant bien que dans cet étroit demi-cercle les fugitifs n'avaient pu s'échapper.

Où était donc Rouget ?

Où était donc Beauregard ?

Les brigadiers et les gendarmes tinrent rapidement conseil.

—Ils ont dû se jeter en bas et se briser sur les roches, dit un gendarme.

—Mais non, reprit Michel, regardez donc ! il n'y a rien !

Le gendarme se baissa et examina attentivement la falaise, les rochers et la mer.

Il n'y avait rien, en effet, nulle trace de sang ni de descente ; les fugitifs ne s'étaient pas précipités dans la mer !

Ils n'ont pourtant pas pu s'envoler, murmura Lutscher.

Vivien s'approcha et désigna un point en arrière, à sept ou huit mètres de l'extrémité de la plate-forme :

—Je les ai vus ici, dit-il.

—Et moi là dit un autre en désignant une pierre placée à deux ou trois mètres plus loin.

—Alors, dit Lutscher, ils n'ont pu se dérober et nous devrions les tenir.

Le vieux Michel ferma les poings de rage.

—Voilà qui est étrange, s'écria-t-il ; ce sera donc toujours la même chose ? Ce Rouget est comme une aiguille ! quand on croit le tenir, il glisse dans la main !

Vivien essaya de consoler son collègue :

—Allons, allons, dit-il, il faut chercher encore... ils ne peuvent pas être loin !

Le vieux Michel haussa les épaules :

—Bah ! je suis payé pour savoir ce qu'il en est. C'est fini, Vous ne les trouverez pas, cherchez-les si vous voulez.

N'étant pas habitué comme le vieux Michel aux ruses de Rouget, Lutscher et Vivien donnèrent ordre aux gendarmes de fouiller tous les alentours et de chercher attentivement s'ils ne découvriraient pas quelque tronc d'arbre creux ou quelque trou au milieu des pierres et des buissons.

Ils prirent eux-mêmes part à ce travail.

Mais le vieux Michel, sombre, furieux, plein de colère, s'assit sur un gros bloc de pierre et, convaincu de l'inutilité du travail de ses compagnons, attendit patiemment qu'ils eussent perdu tout espoir.

Vivien vint le premier :

—Vous aviez raison, dit-il avec accablement, ils sont perdus.

—Parbleu !

Lutscher, plus jeune, continua ses recherches avec les gendarmes pendant quatre ou cinq minutes encore, fouillant tous les arbres, soulevant toutes les pierres, brisant tous les buissons.

A la fin, confondu par tant d'audace et d'habileté, il revint auprès du brigadier de Durtal.

—Ce Rouget est introuvable, murmura-t-il.

—A qui le dites-vous ? Je l'ai cherché pendant près de trois ans, avec les gendarmes de deux départements et presque toute une garnison.

—Mais nous le trouverons d'ici à quelques jours ; il ne peut pas nous échapper dans l'île.

—Je ne réponds de rien. Mais il faut partir. Nous ne pouvons passer la nuit ici.

—Si je laissais deux gendarmes en surveillance ? dit Vivien.

—Vous avez raison, laissez les deux plus jeunes, qui ne devront pas quitter leur poste avant d'être relevés.

Deux minutes après les gendarmes, sous le commandement du vieux Michel, quittaient la falaise et rentraient sous bois.

Au même instant, un hibou, chanta d'une façon singulière. Le vieux Michel tressaillit, s'arrêta une seconde et examina encore les rochers et les chênes.

—Qu'avez-vous, brigadier ? demanda Vivien.

—Avez-vous entendu cet oiseau ? Je connais ce cri-là, moi, depuis longtemps.

—Et moi aussi, reprit le brigadier de Noirmontier, qui crut que son collègue devenait fou ; c'est le cri du hibou !

—Eh bien oui... c'est le signal des braconniers... Rouget n'est pas loin... il nous voit peut-être et nous entend !

—Alors, il faut chercher encore, si vous croyez qu'on se moque de vous.

—Oui, je le crois, mais je crois aussi que nous ne trouverons rien, car les braconniers ne font ce cri que quand ils sont hors d'atteinte.

—En route, alors à la caserne !

—En route !

Une heure ou une heure et demie après, les gendarmes, fatigués et ennuyés, rentraient à leur caserne et se restauraient rapidement.

Le vieux Michel donna ensuite à la douane, à la gendarmerie et à la police de l'île, en vertu des pleins pouvoirs qui lui avaient été attribués, les ordres les plus sévères pour que

ni Rouget ni Beaugard ne pussent s'échapper de Noirmoutier et gagner la terre ferme.

Un service d'investigation et de recherche, accompagné d'une garde active, autour de l'île, fut organisé pour cet objet et mis aussitôt à exécution.

Le vieux Michel avait retrouvé toute son activité et toute son intelligence des anciens jours et il savait qu'il avait affaire à un adversaire qui n'était pas à dédaigner.

Les matelots du *Cormoran* et du *Saint-Guénéolé*, la mère Plumeau, le père Batifoulier furent ensuite interrogés, tour à tour sur les agissements précédents des deux fugitifs, et quand il sut que Rouget s'était fait remarquer par sa conduite et son travail, le vieux Michel tira la conclusion de son enquête :

— C'est bien cela ! murmura-t-il, brave homme au fond, mais brigand et forçat, pour n'avoir pas su réprimer sa passion !

IV

UNE MORT EXPIATOIRE.

Le lendemain matin, vers neuf heures, Louis Rouget et Jean Beaugard, assis à l'entrée de la caverne du Faux-Saulnier, jambes pendantes, la tête dans leurs mains, assistaient à un spectacle admirable et terrible à la fois.

La tempête annoncée la veille avait enfin éclaté dans toute sa fureur.

La mer agitée, soulevée, bondissait avec fracas.

Elle mugissait avec des bruits sinistres.

L'écume, fouettée en tous sens par le remous des flots, s'élevait jusqu'au dessus des falaises.

Les vagues énormes, hautes comme des collines, venant du nord et de l'ouest, se suivaient avec régularité, courant les unes après les autres, comme pour se rejoindre, et finissaient par ce briser avec le bruit du tonnerre sur les rochers de la côte.

Louis et Jean se demandaient si les falaises résisteraient toujours à de tels chocs et s'ils n'allaient pas être engloutis dans les flots.

Ce bruit, ce fracas, cette écume sifflante, cette agitation effroyable et ininterrompue de toute la nature, paralysaient les forces et captivaient l'esprit.

Au loin, sur cette mer battue par la tempête, aucune voile, aucune barque n'apparaissaient.

Tous les marins s'étaient mis à l'abri.

L'homme fuyait la mort qui passait, cherchant des victimes.

Dans leur grotte, Louis et Jean rêvaient à demi assoupis.

Ils avaient passé une triste nuit.

Après avoir entendu les propos des gendarmes, après avoir ri de la colère du vieux Michel, après avoir lancé ce dernier cri de hibou qui avait fait tressaillir le brigadier de Durtal, après avoir, enfin, entendu les pas des gendarmes qui s'éloignaient, ils étaient entrés à l'intérieur de la caverne, avaient allumé leurs bougies et remis en ordre leurs provisions.

Puis, ils avaient dîné avec des biscuits, des conserves et une bouteille de vin.

Enfin, pleinement rassasiés et voyant la nuit venir, ils s'étaient étendus sur des lits de feuilles mortes.

Mais ils n'avaient pu dormir.

D'abord, leur esprit était sans cesse agité par l'examen de leur position désormais sans issue ; ensuite, le vent qui s'élevait au large, mugissait lugubrement dans la caverne et assombrissait leurs pensées.

Ils ne se disaient rien, ne voulant s'attrister ni l'un ni l'autre, mais ils sentaient nettement qu'ils étaient perdus.

Comment fuir, en effet ?

Comment sortir de l'île, désormais ?

Des gendarmes les épiaient sur la falaise et la mer devait être surveillée.

Rouget connaissait de longue date le vieux Michel ; lui seul pouvait le prendre, mais du moment qu'il était venu, il fallait abandonner tout espoir.

Beaugard n'avait pas les mêmes raisons de désespérer, ne connaissant pas encore le terrible brigadier, mais la situation dans laquelle ils se trouvaient lui paraissait inextricable.

Les paroles de Cartahut le marin lui revenaient sans cesse à l'esprit :

— Tôt ou tard, vous serez pris !

Alors, il pensait à sa fiancée, à ses vieux parents, et il enfouissait sa tête sous les feuilles pour que le bruit de ses sanglots n'arrivât pas jusqu'à Rouget.

Le baigne, le baigne avec ses horreurs et ses chaînes, le baigne avec les gardes-chiourmes, avec Cogne-Dur et Voit-Goutte, revenait à la mémoire de deux fugitifs !

Il était probable, en effet, que, dans deux ou trois jours, l'un et l'autre seraient réintégrés en leurs cellules de Rochefort en attendant le prochain départ pour la Guyane.

Restait pourtant une chance.

Une seule !

La chance que le Potard, revenu du pays, counût leur détresse et les tirât de leur situation critique, en les sauvant une seconde fois.

Mais il était bien peu probable qu'Eugène arrivât à temps pour les arracher au péril.

Ces lugubres pensées et ces sombres pressentiments empêchaient les deux forçats de sommeiller autant et plus que la tempête.

Avant le jour, ils avaient quitté leurs lits de feuilles et étaient venus s'asseoir, en se serrant tristement la main, à l'ouverture supérieure de la grotte.

Ils n'avaient quitté cet observatoire qu'un instant, et c'est alors qu'ils avaient pu constater qu'ils n'auraient pas de provisions pour plus de deux jours.

Se hissant sans bruit sur la racine de chêne, Rouget avait pu voir, assis sur la plate-forme, les deux gendarmes que le vieux Michel avait envoyés pour relever les deux premiers.

Il était absolument impossible de leur échapper.

Depuis ce moment, Louis et Jean avaient contemplé la mer et assisté aux progrès continus de la tempête.

Jamais ils n'avaient vu de spectacle aussi terrifiant ; jamais ils n'avaient oui pareil vacarme ; jamais ils n'avaient contemplé la mort de si près !

Mais que leur importait ? N'étaient-ils pas déjà morts au monde, morts à la vie, morts à toute joie et à tout bonheur.

La mort véritable leur eût paru à tous les deux un grand bienfait.

Ils écoutaient donc, dans un morne silence, le fracas étourdissant des flots et mesuraient distraitemment du regard les profondeurs ou les élévations des vagues lorsque tout à coup l'attention de Rouget se porte sur un petit point noir qui apparaissait à l'horizon, vers les rives de France.

Depuis cinq ou six mois, son œil s'était assez exercé aux choses de la mer pour qu'il fût assuré que ce point noir ne pouvait être qu'une barque.

Il étendit la main et la montra du doigt à son compagnon :

— Une barque en péril, dit-il.

Jean releva la tête.

— C'est vrai. Pauvres gens !

Rouget reprit en souriant avec tristesse :

— Que je voudrais être à leur place !

Beaugard lui serra la main pour lui faire voir qu'ils s'étaient compris.

— Et moi donc !

So détournant des rochers et de la côte, leurs yeux s'attachèrent désormais à cette barque fragile qui semblait condamnée à une perte certaine.

Peu à peu, ils la virent s'approcher et grossir.

Elle parut grande comme une coquille de noix, d'abord, puis comme un bateau d'enfant, puis comme un de ces *ex-voto* qu'on voit suspendus à la voûte des églises du littoral, puis comme un canot d'arrière, puis enfin comme un bateau non ponté.

Et alors on vit clairement que cinq personnes montaient la

barque et que parmi ces cinq personnes il y avait des femmes.

Le gouvernail devait être brisé, car le bateau tournait parfois sur lui-même ; en tous cas, le mât avait été arraché ainsi que la voile, et ce n'était plus qu'une misérable coque abandonnée au gré des flots qui la poussaient sur les rochers de la pointe de Noirmoutier.

Elle devait être conduite par des marins inexpérimentés, car aucun effort ne semblait être fait par eux pour lutter contre l'ouragan.

Louis et Jean avaient assez d'expérience pour apprécier ces choses et pour pressentir le résultat final.

—Les malheureux, murmura Beuregard, ils vont être brisés à nos pieds sur la falaise !

—Non, reprit Rouget, ils vont être entraînés un peu plus bas, vers les rochers, près du port.

—Peut-être, en effet.

—Quand on pense que des femmes ont osé s'embarquer ce matin !

—Quelle folie !

—Il a fallu un puissant motif, sans doute, pour les déterminer !

Pendant ce temps, la barque avançait toujours, poussée par le vent et les flots.

De temps en temps, une vague, plus haute que les autres, la faisait disparaître aux regards des deux forçats qui la croyaient submergée.

Alors Rouget et Beuregard, comme saisis d'un secret pressentiment, tremblaient et gardaient un absolu silence jusqu'à ce qu'elle reparut sur la cime des flots.

Toutefois, à un certain moment, le bateau, inclinant légèrement vers le sud-ouest, comme l'avait prévu Rouget, dépassa la pointe de l'île et échappa au rayon visuel des deux compagnons, qui se regardèrent avec tristesse.

—Nous ne le verrons pas sombrer, murmura Rouget.

Beuregard eut une idée.

—Courons à l'autre issue de la caverne, dit-il.

Un instant après, les deux forçats étaient tous deux à l'issue inférieure de la grotte, et Jean Beuregard, animé, sans savoir pourquoi, d'une véritable fièvre que partageait, d'ailleurs, le braconnier, saisissait une pioche et un pic et agrandissait imprudemment l'ouverture.

Au bout de quelques minutes de travail, les têtes des deux hommes apparurent entre les racines des chênes verts.

—Assez ! dit Rouget. Maintenant, regardons !

Aussitôt, un spectacle étrange et bien fait pour émouvoir l'âme la plus forte se présentait à leurs regards.

En mer à quelques centaines de mètres, était la barque dématée, ballottée en tous sens par les vagues, incessamment poussée vers les rochers, et au milieu de laquelle on voyait trois hommes debout.

À l'arrière, une femme était à genoux, la tête cachée dans ses voiles, et à l'avant, une autre femme, debout, la tête levée au ciel, les mains jointes sur sa poitrine, dans l'attitude d'une prière fervente, ses longues tresses noires flottant au vent.

Plus près, sur la plage, les rochers et la jetée de Noirmoutier, était accourue une foule considérable qui suivait les péripéties du drame avec anxiété.

Au milieu d'elle, on apercevait quelques personnages qui semblaient avoir de l'autorité, le maire, sans doute, et des conseillers municipaux avec des brigadiers de gendarmerie et des gendarmes : tous couraient, ça et là, auprès des marins.

—Comment ! personne n'ira au secours de ces infortunés ?

—Hélas ! c'est impossible.

—Alors, ils sont perdus, ils vont mourir tout à l'heure !

Tous ces cris et bien d'autres encore, arrivaient distinctement aux oreilles des forçats qui frémissaient dans leur retraite.

À ce moment, la mer redoubla de fureur et le vent devint plus impétueux que jamais.

Les vagues s'élevèrent encore, et sur la côte plusieurs chênes verts furent arrachés ou brisés.

Tout à coup un mouvement se fit dans la foule.

Un prêtre, sans doute, le curé de Noirmoutiers, revêtu d'un surplis blanc et tenant une grande croix s'avança, soutenu par plusieurs personnes, jusqu'à l'extrémité des rochers.

Parvenu là, il éleva la croix en l'air.

La foule entière tomba à genoux.

Sur la barque en péril, on vit les cinq passagers s'agenouiller aussi.

Le spectacle était sublime et grandiose, comme tout ce qui tient de près ou de loin à la religion.

Le prêtre fit un grand signe de croix et prononça d'une voix haute, pour ceux qui allaient mourir et paraître devant Dieu, les paroles solennelles de l'absolution.

Il n'avait pas achevé que la foule se relevait et profondément émue et bouleversée, attendit avec anxiété le dénouement du drame.

Quelques voix s'élevaient encore au milieu de la tempête :

—Quoi ! personne n'ira ! Personne n'essayera de sauver ces malheureux !

Mais les marins hochaient la tête et répondaient :

—C'est impossible ! ce serait folie !

Pourtant ces matelots étaient braves et expérimentés, et bien souvent ils avaient affronté périls de mer, mais c'eût été, en effet, une entreprise purement téméraire et inutile que d'essayer d'aller au secours de la barque.

Cependant de leur retraite, Louis et Jean entendaient et voyaient tout.

L'arrivée du prêtre, la bénédiction et l'absolution les avaient profondément remués, et eux aussi s'étaient mis à genoux dans la caverne et avaient crié merci vers Dieu.

Il y a ainsi dans la vie de tout homme, même le plus coupable, une minute solennelle où la conscience reprend ses droits.

Cette minute venait de sonner pour Rouget.

Il se releva tout à coup, rempli d'une sorte d'enthousiasme, comme s'il eût voulu tout à la fois remplir un devoir, sauver un prochain et racheter ses fautes, et, saisissant la pioche et élargissant le trou :

—Voilà, s'écria-t-il, une trop belle occasion pour mourir ! je ne la laisserai pas échapper !

—Ni moi non plus ! reprit Beuregard. Mourir ainsi vaut mieux qu. de mourir au baigne !

Quelques minutes après, la terre s'éboula de toutes parts, et la caverne, entièrement débouchée, livrait passage à deux hommes qui, tête nue, les vêtements couverts de poussière, s'élançaient vers les rochers, traversaient la foule et arrivaient jusqu'à la jetée en criant de toutes leurs forces :

—A nous, à nous, une barque !

Il y eut un long cri dans la foule.

—Bravo ! bravo !

Les marins se précipitèrent pour offrir une barque aux courageux sauveteurs.

—Tiens, s'écrie File-à-Voile, c'est Louis Rimbault et Jean Bourdain !

Au même instant, les gendarmes, qui formaient un groupe compact, se retournèrent et l'un d'entre eux poussa un cri :

—C'est Rouget.

Puis, bondissant, il saisit le braconnier à l'épaule au moment où celui-ci se jetait dans une barque détachée par l'Équateur et l'Islandais.

—Au nom de la loi, je vous arrête !

Au même instant le brigadier de Châteaubriant s'élançait sur Beuregard qu'il venait de reconnaître et le saisissait également.

Tous les gendarmes accoururent pour prêter main-forte à leurs brigadiers.

Louis et Jean se retournèrent : ils étaient perdus !

Mais la foule, qui avait deviné l'élan de ces deux hommes et leur résolution, fit entendre des cris :

—Laissez-les ! laissez-les !

Ces cris surprirent le vieux Michel au moment où il allait emmener ses prisonniers.

La foule s'entassa, presque menaçante.

Rouget regarda le vieux Michel en suppliant et en joignant les mains :

— Par pitié, s'écria-t-il, laissez-nous aller sauver cette barque ! Nous mourrons peut-être en mer. Mais c'est ce que nous voulons !

Au même instant, un personnage décoré de la Légion d'honneur s'avança vers le brigadier :

— Puisque ces hommes ne demandent qu'à mourir pour sauver les naufragés, lui dit-il, que vous importe ? Laissez-les aller, vous les retrouverez après.

Beauregard insista dans le même sens auprès de Lutscher :

— Je vous promets, lui affirma-t-il, que si nous en revenons, nous nous livrerons entre vos mains.

La situation devenait aiguë, et la foule anxieuse, exaspérée, faisait masse sur le port et sur la jetée.

Le vieux Michel jeta un coup d'œil à son collègue :

— Après tout, murmura-t-il, nous ne craignons rien, ils ne peuvent plus nous échapper ?

— Sans doute !

Le brigadier lâcha prise :

— Allez donc, cria-t-il.

La foule éclata en bravos.

Un instant après, Rouget et Beauregard, ramant de concert, sortaient du port sur une légère barque, nommée la *Mouette*, à l'arrière de laquelle il avaient placé une corde qui se déroulait à mesure, et dont l'extrémité avait été attachée sur la jetée par File-à-Voile, l'Islandais, l'Equateur et Canada.

Sitôt que la petite embarcation fut en pleine mer, elle fut, elle aussi, saisie et ballottée par les vagues, et les marins déclarèrent qu'il n'y avait aucun espoir de salut.

La foule, redevenue silencieuse, s'était rangée derrière le brigadier.

Cependant, Rouget et Beauregard, armés de solides avirons, tenaient tête à l'orage, dirigeaient habilement leur barque et, peu à peu, gagnaient du terrain.

— Ils avancent, murmurait-on, ils avancent !

— Ce sont de braves gens, tout de même, disait Lutscher à l'oreille du vieux Michel.

Celui-ci ne répondit rien, mais ses yeux suivaient attentivement le développement du drame.

À cet instant, le bateau en péril, ayant été tourné bout pour bout par une vague et presque renversé, on put lire à son arrière le nom qu'il portait :

— C'est le *Saint-Charlemagne*, de Pornic, s'écria File-à-Voile.

— Il était hier au port, avec son patron Julien Kyriole.

— Comment Kyriole a-t-il pu se risquer en mer par un temps pareil ?

— C'est un jeune imprudent qui ne connaît pas le danger et qui a dû risquer le passage pour une forte somme.

Le *Saint-Charlemagne* approchait de la côte ; encore quelques minutes et il allait être brisé sur les écueils.

On entendit alors les cris des malheureux qui le montaient.

— À nous, à nous, au secours !

C'était un spectacle déchirant. Sur le quai, plusieurs femmes s'étaient mises à genoux et priaient de tout leur cœur, sans oser lever les yeux vers la mer.

Rouget et Beauregard redoublaient d'efforts. Leurs mains étaient crispées sur leurs rames et on les voyait se courber et se relever en cadence pour vaincre les flots.

Tout à coup, Jean Beauregard poussa un cri d'angoisse qui domina la tempête et fut entendu jusqu'à la rive.

Dans ces deux femmes qui se tenaient à l'avant du *Saint-Charlemagne*, il venait de reconnaître sa mère et sa fiancée.

Sa mère et sa fiancée qui venait au devant de lui !

Sa mère et sa fiancée, qui avaient risqué leur vie pour le sauver !

Toutes ces pensées affluèrent en une seconde à son cerveau et, bondissant de nouveau sur son aviron qu'il mania comme une plume :

— C'est ma mère et Françoise, dit-il à Rouget.

C'est aussi le Potard, reprit celui-ci. Je l'ai reconnu !

— Sauvons-les.

— Oui, sauvons-les, ou mourons !

— Aussitôt, sans dire un mot de plus, les deux forçats, sentant décupler leurs forces, firent voler la *Mouette* sur la crête des flots.

On eut dit un oiseau de mer, l'oiseau des tempêtes, défiant l'ouragan.

Françoise, de son côté, et Jeanne Beauregard avaient reconnu leur fiancé et leur fils, le Potard et Fauchoux avaient aperçu Rouget.

Quelques mètres les séparaient à peine.

Sur la plage et sur le port, l'émotion était extrême.

Tout à coup, une vague énorme saisit de travers le *Saint-Charlemagne* et le jeta vers la *Mouette*. Les deux bateaux se heurtèrent de côté.

Il y eut un cri simultané sur le *Saint-Charlemagne*, sur le canot et sur le rivage.

Cette minute fut décisive.

Beauregard bondit, tenant la corde, et en un clin d'œil l'attacha aux débris du mât.

Puis il se releva et cria :

— Hâlez, vite !

Tous les marins, à l'extrémité de la jetée, poussèrent des cris de joie, il y en eut qui lancèrent leurs chapeaux en l'air :

— Victoire ! victoire ! Ils sont sauvés !

On s'apprêta aussitôt à hâler le *Saint-Charlemagne* jusqu'au port, en l'écartant des rochers.

Les gendarmes eux-mêmes, le vieux Michel et Lutscher en tête, s'élançèrent pour prendre part à la manœuvre.

La foule battit des mains.

Les matelots acclamaient les noms de Louis Raimbault et de Jean Bourdain.

Mais, à bord du *Saint-Charlemagne*, une scène navrante avait lieu.

Avant même d'avoir embrassé sa mère, avant d'avoir pu saisir la main que, dans l'élan de sa reconnaissance, Françoise lui tendait, avant d'avoir vu le Potard et Fauchoux, Jean Beauregard avait jeté les yeux autour de lui et tout à coup s'était écrié d'une voix terrible :

— Où est Rouget ?

Hélas, Rouget avait disparu !

Cette vague énorme, qui avait jeté Jean sur le *Saint-Charlemagne*, avait saisi de travers le braconnier au moment où il s'élançait, lui aussi, et l'avait renversé en arrière sur le canot qui coulait à pic.

Rouget s'était à peu près évanoui et n'avait pu appeler au secours.

D'un bond, Beauregard s'élança à l'avant, où il se tint debout malgré la tempête, en faisant des signaux désespérés aux marins du port :

— Attendez... criait-il, attendez...

Les marins suspendirent la manœuvre.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le vieux Michel.

— Nous n'en savons rien, peut-être un homme à la mer !

— Regardez !... Regardez !...

Au même instant, on vit Beauregard s'élançant de l'avant et plonger vers le nord.

De grands cris furent de nouveau poussés sur la rive :

— Que fait-il ?... Il est perdu.

L'anxiété redevint extrême pendant quelques minutes.

Dans le *Saint-Charlemagne*, les passagers et le jeune marin étaient penchés à tribord et suivaient un drame que l'on ne pouvait deviner de la rive.

Sur la côte, toutes les poitrines étaient haletantes.

Tout à coup, on vit un autre homme se jeter à l'eau, à l'arrière du bateau.

C'était le patron, Julien Kyriole, qui allait aider Beauregard.

— Encore un ! murmura Lutscher. Ils vont tous y rester !

Au même instant il se retourna, s'entendant appeler par son nom.

C'était une dépêche qui venait d'arriver pour lui et qu'il parcourut à la hâte, avec les signes de la plus extrême surprise.

Mais, sans qu'il eût le temps de communiquer ses impressions à ses collègues, son attention fut attirée de nouveau vers la mer.

Beauregard et Kyriolel avaient rejoint le *Saint-Charlemagne*, entraînant après eux un corps inerte qu'ils trouvèrent dans le bateau.

C'était le corps de Rouget.

Aussitôt Kyriolel fit de nouveau signe à File-à-Voile, et quelques instants après le *Saint-Charlemagne* désamarré, à moitié brisé, entra dans le port et s'arrêta à la jetée.

—A nous, maintenant, murmura le vieux Michel à l'oreille de Lutscher ; prenons garde qu'ils ne nous échappent !

Et avant même que Lutscher eût pu l'arrêter, il avait sauté dans la barque et levé la main :

—Au nom de la loi, je vous ar... !

La parole expira sur ses lèvres.

Il ne put achever et demeura muet.

Au fond de la barque était étendu Louis Rouget, les yeux éteints, la bouche entr'ouverte, pâle comme un mort, et autour de lui, pleurant et se désolant, se tenaient Jean Beauregard, Eugène Carrou, Pierre Fauchoux et Kyriolel.

A l'arrière, les deux femmes, à genoux, priaient pour celui qui allait mourir.

Le vieux Michel domina son émotion et donna ses ordres, de ce ton déterminé qui lui était familier dans les grandes circonstances :

—Qu'on dépose Rouget sur l'herbe, dit-il il reviendra peut-être à la vie.

Aussitôt les matelots et les gendarmes s'élançèrent, saisirent Rouget, les uns par les pieds, les autres par la tête et l'enlevèrent sur le quai.

Jean Beauregard suivit le funèbre cortège sans prendre garde aux mains qui de toutes parts étaient tendues vers lui, ni aux acclamations dont il était l'objet.

Derrière lui venaient le Potard et Fauchoux, accompagnant Jeanne Beauregard et Françoise Dugast, et après eux toute la foule qui emplit la place et s'arrêta devant l'endroit, où l'on avait déposé le corps du forçat.

Cependant Rouget le braconnier n'était pas encore mort.

Après une demi-heure de frictions énergiques, il remua légèrement les lèvres et entr'ouvrit les yeux.

—Il vit ! il vit, s'écria le Potard.

Mais l'illusion ne fut pas longue.

Le vieux Michel se pencha vers le visage de Rouget. L'ancien militaire avait gardé une connaissance exacte des signes qui annoncent la fin prochaine, et il hocha tristement la tête :

—Pauvre diable, dit-il, il va mourir !

—Non, non, s'écria Fauchoux en fermant les poings ; il ne faut pas qu'il meure !

Le Potard, aussi pâle que son ami et retenant avec peine ses sanglots, releva la tête.

—Il mourra libre, au moins !

Beauregard se désolait :

—Que n'ai-je pu le sauver plus tôt ! Je lui devais la vie !

Le Potard lui serra la main silencieusement.

—Vous avez fait tout ce que vous pouviez.

A cet instant, les yeux mourants de Rouget se tournèrent avec fixité vers le brigadier de Durtal, qui commençait à être gagné par une émotion profonde.

Les lèvres du braconnier s'agitèrent.

—Il va parler, dit le Potard.

Le vieux Michel s'avança à la hâte et se pencha à son oreille.

Alors, au milieu d'un silence solennel qui n'était coupé que par la respiration sifflante du mourant, on entendit la voix de Rouget pour la dernière fois.

Il disait en regardant toujours le brigadier, et en faisant un effort suprême :

—Pardon !... Pardon !... Je vais mourir !...

Le vieux Michel sentit une larme rouler malgré lui sur sa joue :

—Oui, Rouget, je vous pardonne ; vous avez expié vos fautes... Mourez tranquille et que Dieu vous pardonne aussi !

Au même instant, la physionomie de Rouget parut joyeuse ; il murmura encore quelques mots sans suite, pensant, sans doute à sa femme et à ses enfants, puis ses yeux se tournèrent et sa tête demeura immobile sur l'oreiller.

Rouget-le-Braconnier était mort !

Aussitôt le vieux Michel se redressa, fit évacuer la foule qui se retira en silence, et donna des ordres pour que le corps du forçat fût emporté et gardé au logis de la mère Plumeau jusqu'à la sépulture.

—C'est tout de même dommage, disait en s'en allant File-à-Voile et l'Islandais, de mourir ainsi après avoir fait une si belle action.

—Tais-toi donc, répondait l'autre, il est trop heureux, puisqu'il devait retourner au bagne !

Un instant après, Jean Beauregard, auquel personne ne semblait plus songer, ayant embrassé sa mère et sa fiancée qu'il croyait ne plus jamais revoir, s'approcha de Lutscher d'un pas ferme :

—Mon brigadier, dit-il, me voici ! je suis à vos ordres !

A son grand étonnement, le brigadier sourit et lui tendit la main :

—C'est bien, dit-il ; je vous arrête, en effet, mais pour la forme ; je viens de recevoir une dépêche qui m'annonce que l'on sait que vous n'êtes pas le vrai coupable. M. Tuloup a tout avoué et il paraît qu'il est mourant... Le procès sera révisé et on vous rendra la liberté !

Deux cris furent poussés dans le fond de la salle.

C'étaient Jeanne Beauregard et Françoise Dugast qui, bénissant Dieu, tombaient dans les bras l'une de l'autre !

Un an après, la ville de Châteaubriant était en rumeur.

On célébrait le mariage de Jean Beauregard et de Françoise Dugast, et l'on admirait une fois de plus la beauté et la dignité de la jeune mariée, ainsi que la douceur et la gravité de l'époux.

M. le curé était d'autant plus heureux et fier de cette union qu'elle était en partie son œuvre.

Le père Beauregard n'exerçait point ce jour-là ses fonctions de sacristain, qui avaient été confiées à un autre. Mais il jouissait pleinement de la réparation solennelle que la ville entière avait faite à son fils.

Quant à la mère Beauregard, elle était complètement heureuse.

Son fils, en effet, avait été réhabilité. A la suite de ses aveux et d'une nouvelle procédure, M. Tuloup avait été condamné, puis un autre arrêt avait proclamé l'innocence de Jean Beauregard. Cette procédure de révision avait été longue, et à la fin M. Tuloup avait succombé à ses remords.

M. Damblé avait été, sur sa demande, admis à faire valoir ses droits à la retraite, et la "douce Marguerite" avait définitivement coiffé Sainte Catherine.

Jean Beauregard avait tenu à convier à sa nocce tous les braconniers d'Anjou, les anciens amis de Rouget, les marins de Noirmoutier et surtout le Potard, à l'énergie duquel il devait sa liberté.

Tous ces hommes rudes et à demi-sauvages se tenaient dans un coin pendant la cérémonie, au fond de l'église.

Quand le cortège, vers midi, déboucha de la place pour retourner à la Frénaie, Eugène serra, à les briser, les mains de ses anciens compagnons, qu'il était heureux de revoir.

Mais il demeurait triste et rêveur.

—Quelle belle fête, disaient les uns !

—Quel beau mariage ! disaient les autres.

—C'est vrai, répondit le Potard, mais tout cela ne me fait pas oublier Rouget-le-Braconnier !

FIN.

LA SURFACE D'UN DRAME

Par CLAUDE VIGNON

—C'est une navrante histoire : pourquoi voulez-vous que je vous la raconte ? Après quinze ans écoulés je n'y puis penser sans un serrement de cœur. Le souvenir en est pour moi comme un remords. Et d'ailleurs est-ce une histoire ? Non, en vérité. Quand je vous aurai tout dit, vous serez plus curieux encore que maintenant.

Nous étions six personnes rangées autour du feu, dans le cabinet de M. Perrinet, quand il nous dit cela. Sa sœur et son beau-frère, Morand le banquier, son premier commis, Adrien et moi, puis sa seconde femme que nous ne connaissions pas encore. C'est la veuve d'un M. Guérin, avocat consultant, assez célèbre : — une grande femme d'une quarantaine d'années, belle encore, à la physionomie impassible comme une tête de marbre, aux manières froides, mais élégantes, qui me fit alors l'effet d'une maîtresse de maison fort convenable et d'un chaperon bien choisi pour les jeunes filles d'un riche négociant.

M. Perrinet était resté assis devant son bureau chargé de papiers. Il tortillait un bout de plume d'un air préoccupé.

—Un *fait-divers* de journal vous raconterait cela mieux que moi, continua-t-il, — je ne sais point faire de récits à la manière des romanciers. — Je ne me suis point formé à l'art du conteur, en tenant des écritures de commerce... Enfin, puisque vous le voulez !

—Il y a quinze ou seize ans de cela. Oui, seize ans ; c'était quelque temps avant mon premier mariage. A cette époque je m'occupais beaucoup des affaires de mon père. Comme la goutte le retenait auprès du feu, c'était moi qui devais faire toutes les courses et tous les voyages. Tandis que de son fauteuil il dirigeait l'ensemble des opérations, moi j'allais à la Bourse, sur les marchés, dans les ports.

Un jour, — c'était sur la fin de novembre, — nous reçûmes une lettre assez inquiétante des messieurs Polanti, armateurs au Havre. Il s'élevait des difficultés graves entre ces messieurs et mon père au sujet d'un partage. Je dus partir pour aller m'entendre de vive voix avec eux et juger par moi-même de l'état des choses.

C'était un bien court voyage, puisque je devais quitter Paris le soir et être de retour le surlendemain.

Il faisait bien ce jour-là le plus vilain temps d'automne que l'on puisse imaginer. Il ne gelait pas, mais une pluie lattante transperçait les vêtements et glaçait les os. Le pavé était boueux et glissant. Avec cela, un vent d'ouest qui vous fouettait le visage et jetait sur l'asphalte les dernières feuilles des

arbres du boulevard. Jamais la perspective d'un voyage nocturne ne m'avait mis de si mauvaise humeur.

J'arrive vers dix heures au chemin de fer de la rue Saint-Lazare, en jurant contre le cocher de fiacre qui m'avait amené et contre l'horloge du chemin de fer qui avançait sur ma montre et sur la Bourse. Enfin j'avais juste le temps de prendre mon billet. Je traversai les salles d'attente en courant et m'élançai dans le premier compartiment que je trouvai ouvert.

* *

Quand je fus bien installé dans mon coin, que j'eus étendu mes jambes avec un grognement de satisfaction, roulé mon manteau autour de moi et enfoncé ma casquette sur mes yeux, je m'aperçus que j'avais une compagne de voyage. Cette découverte me mit de plus mauvaise humeur encore.

—Bon ! me dis-je, une femme à présent ! je ne vais pas pouvoir fumer ! — Et encore elle a dû me prendre pour un goujat de la façon dont je suis entré et dont je me suis arrangé !... Le diable l'emporte !

Et, précisément parce que j'étais secrètement vexé de m'être mis dans le cas de passer pour un malappris, je résolus de garder jusqu'à la fin mon rôle de bourru. Et je n'en rageai que plus fort.

Mais je ne trouvais guère l'occasion de montrer aucun caractère ; la dame resta immobile dans un coin, la tête appuyée sur la fenêtre qu'elle maintenait ouverte à mon grand déplaisir.

—Il paraît, dis-je, qu'elle ne craint pas les rhumes et ne s'inquiète guère des autres !

Elle était roulée dans un long châle et avait le visage entièrement caché par un long voile de dentelle.

Je ne pouvais donc pas voir si ma voisine était jeune ou vieille, laide ou jolie. Après un quart d'heure de malédictions intérieures, d'inductions et de réflexions, mon opinion fut qu'elle se tenait également éloignée de ces quatre points extrêmes, et je n'y pensai plus.

Bientôt je dormis profondément.

A Mantes, je me réveillai et je la trouvai dans la même position. Elle ne semblait pas dormir, cependant.

* *

Cette méditation constante m'intrigua un peu, mais pas assez pour me donner l'envie de la troubler. Néanmoins, j'é-

tais agacé au dernier point par ce carreau qu'elle maintenait ouvert, et qui m'envoyait au visage une bruine glacée.

—Si je pouvais fumer encore ! me disais-je...

Je m'impaiementai ainsi une demi-heure environ, et enfin je me décidai à demander la permission de fumer ou le sacrifice du carreau.

Je m'assurai d'abord qu'elle ne dormait pas, en écoutant le bruit inégal de sa respiration.

—Madame, voulez-vous permettre que je fume un cigare à la fenêtre ? lui dis-je.

Elle resta quelques secondes sans répondre, comme si ma question l'eût retirée d'une profonde rêverie.

—Fumez, monsieur, dit-elle enfin sans se détourner, et d'une voix si parfaitement indifférente, que j'en fus frappé.

J'allumai mon cigare, mais cet accent m'avait attristé. Je fis un retour sur moi-même : —Une femme, me dis-je, ne voyage pas par un temps pareil pour son plaisir ; peut-être la pauvre créature court-elle au chevet d'un mourant, peut-être va-t-elle s'embarquer pour une longue traversée. Il faut convenir que je suis un plat personnage ! —Quoi ! pour une course de vingt-quatre heures je ne fais que gémir depuis tantôt ! J'ai l'air d'un condamné que l'on mène au supplice ! Et qui sait combien de causes douloureuses peuvent avoir fait de cette femme ma compagne de route ?

Je me représentai aussitôt les plus tristes situations. Je vis mon inconnue s'exilant pour toujours... ou courant recevoir le dernier soupir de son père... dire adieu à un amant... à un fils de vingt ans prêt à partir sur mer pour la première fois... Et tout à coup je me sentis touché jusqu'au fond du cœur.

* * *

Je n'avais point encore aperçu ma compagne ; je n'avais nulle idée de son âge ni de sa figure. Je me penchai un peu à la fenêtre, dans l'espoir qu'en me retournant brusquement je la verrais. En effet, je pus distinguer à travers son voile un ovale pur et d'épais cheveux châtain : les yeux se baissèrent vivement sous mon regard, mais il me sembla en voir jaillir des éclairs.

Je jetai mon cigare et me renfonçai dans un coin. Elle paraissait si pensive que je ne voulais pas la troubler. Cependant je ne pus résister au besoin de l'observer en silence. Roulé dans mon manteau, j'avais l'air de dormir comme auparavant, et je rêvais aussi. —Pourquoi ne pas vous dire que c'était à toute autre chose que la commission de mon père !

J'avais trente ans alors, et quoique je n'aie jamais été romanesque, mon imagination était plus vive qu'aujourd'hui. A force de percer de mes regards indiscrets l'ombre qui me cachait ma compagne, je finis par voir briller au bord de son voile deux larmes qui avaient laissé des traces de leur passage le long des réseaux de la dentelle.

Je n'y tins plus : et la furie que j'avais déversée sur la sort qui me forçait à passer cette nuit humide en wagon et sans fumer, je la tournai tout entière contre moi-même. Il me sembla qu'en ne me montrant pas dès l'abord rempli d'attentions pour cette jeune femme, je m'étais conduit comme un manant. Je me dis mille injures à moi-même et je pris toutes mes pensées égoïstes pour autant d'injures que je lui avais faites.

* * *

Le train s'arrêta dix minutes à Rouen. Je descendis et m'arrêtai sur le seuil du marche-pied pour lui dire :

—Voulez-vous me permettre de vous offrir la main, madame ?

—Merci, monsieur, je ne descends pas, dit-elle d'une voix moins brève et en me faisant un signe de remerciement.

—Vous paraissez souffrante, madame, ajoutai-je du ton le plus respectueux. Laissez-moi vous donner le bras jusqu'au buffet, ou bien vous apporter ici une tasse de thé, si vous ne voulez pas descendre... Il fait une nuit si triste et si pluvieuse...

Elle ne répondit pas d'abord, comme si tant d'intérêt de ma part l'eût surprise. Je me hâtai d'ajouter :

—Par un pareil temps, pour peu que le but d'un voyage ne soit pas gai, on est bien porté à voir tout en noir... à se désintéresser de la vie... Il ne faut pas s'enfermer dans de tristes pensées.

La jeune femme leva son voile et me regarda avec un étonnement profond. L'expression de son visage avait quelque chose de douloureux et de maladif. Le corps semblait souffrir. Ses yeux brillaient d'une exaltation singulière. —Est-ce la fièvre du sang ou celle du cœur ? me demandai-je.

—En vérité, monsieur, je ne saurais vous refuser, dit-elle en descendant à son tour du wagon. Il n'est pas possible, ajouta-t-elle plus bas, comme se parlant à elle-même, il n'est pas possible aujourd'hui que je refuse un bras qui s'offre à moi !...

Cette fois, la glace était rompue, et je vis qu'elle avait franchement accepté ma protection pour la route.

—Allez-vous jusqu'au Havre, monsieur ? me demanda-t-elle.

—Oui, madame.

—Vous habitez la ville ?

—Non, madame, j'habite Paris. Mon père, qui dirige une maison de commerce d'exportation, m'envoie au Havre pour y traiter une affaire. Je repars demain soir, car nous sommes au matin.

—Ah ! si vite !... reprit-elle avec une sorte de cri douloureux qui me surprit.

—Et vous, madame, êtes-vous Havraise ?

—Oh ! non, monsieur, non ; je ne suis même venue au Havre qu'une seule fois, pour prendre les bains de mer.

—A Frascati ?

—Non ; dans un village des environs, dont les Parisiens ne soupçonnent point l'existence... Un hameau de pêcheurs qui descend sur une plage charmante, Sainte-Adresse.

Elle se retourna brusquement pour cacher une émotion subite, et se mit à la fenêtre malgré la pluie, comme si l'eau froide eût été nécessaire à son front brûlant, et que ses yeux eussent cherché quelque point obscur à l'horizon.

* * *

Je respectai sa contemplation. Elle se penchait en avant et semblait boire avec avidité l'air humide de cette froide matinée ; elle tournait ses regards de tous côtés pour embrasser tout le paysage, pourtant cette nature n'était pas riante. Les côtes, hâlées par la bise, les pâturages d'un vert sombre, les bois effeuillés, se distinguaient à peine aux premières lueurs de l'aube. Le froid était plus pécant encore que pendant la nuit. Je serrais mon manteau autour de moi en grelottant, mais sans murmurer cette fois contre la fenêtre ouverte, et sans avoir envie de fumer.

Je surpris encore quelques larmes dans ses yeux. Qu'aurait-elle ? me disais-je. Peut-être cette campagne désolée lui rappelle un souvenir... ou peut-être qu'une souffrance physique voilente oppresse ses poumons et l'étouffe...

Je voulais parler pour la consoler. —mais qu'aurais-je dit ! Je cherchais des mots et je n'en trouvais pas. Il me semblait que j'aurais dû, par un coup d'audace, lui arracher son secret, entrer de force dans cette âme blessée, me faire d'autorité le maître de cette femme pendant un instant ; mais je ne pouvais pas. J'étais paralysé. Et puis, ce scepticisme fatal qui gâte aujourd'hui nos meilleurs sentiments, cette vanité mesquine dont nous sommes avant tout les esclaves, me retenaient. Combien de fois, dans notre vie, n'avons-nous pas mieux aimé passer pour des égoïstes, froids, méchants, que d'être la dupe d'une pensée généreuse, et d'essuyer un échec !

—Elle me dira que ses affaires ne me regardent pas... Elle me prendra pour un fat ou pour un fou, me dis-je... Cependant... Eh bien !... cependant je ne parlerai pas !...

* * *

Nous arrivâmes au Havre à cinq heures du matin. Je lui offris le bras pour descendre ; elle le prit et vint avec moi jusqu'à la barrière où l'on rend les billets.

À peine l'avions-nous franchie, qu'un commissionnaire s'empara de vive force de la petite valise dans laquelle j'avais roulé une chemise et deux mouchoirs.

—Où va monsieur ? demanda-t-il.

—À l'hôtel du Cadran. Mais un instant... Madame, dis-je à ma compagne, vous allez sans doute attendre vos bagages, voulez-vous permettre que je reste auprès de vous, jusqu'à ce qu'on vous les délivre, et que je vous mette en voiture ?

—Merci, répondit-elle, je n'ai point de bagages. Marchons !

Ce "Marchons" me surprit au dernier point. Je restai un instant planté sur mes jambes, sans savoir si je devais continuer ma route ou lui demander ce qu'elle comptait faire. Voyant toutefois qu'elle n'ajoutait rien, je me décidai pour le premier parti, et je suivis le commissionnaire.

Elle n'avait pas quitté mon bras et marchait en silence à mon côté, comme un somnambule qui aurait suivi son magnétiseur. Nous traversâmes une partie de la ville, et elle ne témoigna d'aucune manière le désir de me quitter et de se diriger sur un point quelconque. Je trouvai cela singulier, et malgré moi, je devins plus froid. Le doute, la méfiance, la terreur d'être pris pour dupe, me traversèrent l'esprit. Pour la première fois je me dis : "Serait-ce une aventurière ?" Puis je vis son agitation intérieure, ses yeux égarés, et j'eus honte de mes pensées mauvaises.

Nous arrivâmes à l'hôtel du Cadran, qui est au coin de la rue de Paris, sur le port. Je demandai une chambre, elle en demanda une en même temps, prit des mains du commissionnaire son petit cabas de voyage et monta vivement dans l'appartement qu'on lui désigna en me faisant un signe de tête affectueux.

Nos chambres étaient voisines et faisaient encoignure sur une cour intérieure, de façon que nos fenêtres se trouvaient vis-à-vis l'une de l'autre. Je remarquai ce détail, parce que ma voyageuse se hâta d'ouvrir la sienne dès qu'elle fut entrée chez elle.

Pour moi, je me déshabillai à la hâte et je m'étendis sur mon lit... Je voulais essayer de me reposer et d'oublier ma mystérieuse compagne de voyage envers laquelle je pensais que ma mission était bien remplie.

Mais, moi qui d'ordinaire suis assez maître de mes pensées, j'en pus ni les diriger ni les contenir. Elles se groupèrent toutes autour de l'inconnue ; parfois je regrettais de m'être occupé d'elle : je la prenais pour quelque intrigante en quête d'une aventure.— Que vient-elle faire au Havre ? me disais-je, — sans bagages, sans but apparent, ne sachant dans quel hôtel descendre ? Pourquoi s'attacher au bras que je lui tendais par simple courtoisie ? Puis, aussitôt, je me repentai. Je m'accusais d'injustice, de précipitation malveillante, et mon cerveau en ebullition s'épuisait à former mille conjectures, à ébaucher mille romans sur le compte de la belle voyageuse.

Voyant cependant que je ne pouvais penser à mes affaires, malgré tous mes efforts pour y ramener mon esprit, je résolus au moins de ne pas perdre mon temps et d'agir en appelant l'inspiration à mon aide. Mon père m'avait dit de faire pour le mieux sans me donner d'ordres précis. J'espérais qu'en face de mon adversaire, je retrouverais la présence d'esprit, et je commençai à m'habiller.

* * *

Comme je passais devant ma fenêtre en traversant ma chambre, je vis la jeune femme qui était accoudée à la sienne et qui tournait du côté de chez moi un regard étrange et profond. Blottie derrière mon rideau, je ne pus m'empêcher de la contempler à mon tour. Je m'arrangeai pour qu'elle ne m'aperçût pas. Elle rentra dans sa chambre, s'assit devant la cheminée et tira de sa poche un portefeuille qu'elle ouvrit. Elle déplia plusieurs papiers, sembla hésiter à les lire, puis les replia et posa le portefeuille sur la cheminée en regardant fixe-

ment le feu. Tout à coup elle saisit une lettre, la froissa et la lança contre les tisons comme pour mettre fin à une lutte douloureuse.

Mais dès que la flamme eut jailli, elle s'élança sur le papier, étouffa la flamme avec ses mains, au mépris des brûlures, et couvrit de baisers et de larmes les débris qui lui restaient entre les doigts.

Je détournai la tête, cette scène me faisait un mal affreux. Je n'y comprenais rien, sinon que cette femme souffrait cruellement. Mais que pouvais je faire ? A quel drame irais-je me mêler.

* * *

La demie de sept heures allait sonner. Je devais être à huit chez les messieurs Polanti ; par un effort de volonté, je m'arrachai de cette fenêtre, non cependant sans avoir joté un dernier regard sur ma voisine. Cette fois je la trouvai debout, l'œil sec, calme en apparence, et jetant un à un dans le feu les papiers de son portefeuille.

J'achevai à la hâte ma toilette, car j'avais à peine le temps de déjeuner avant de sortir ; comme je descendais l'escalier, je retrouvai mon inconnue à dix pas devant moi, qui descendait aussi ; elle avait son châle, son chapeau, son voile baissé.

—Bon ! me dis-je, va-t-elle encore prendre mon bras ? Est-ce mon ombre que cette femme ?

Je n'eus pas le temps de m'inquiéter beaucoup, car nous arrivions au bas de l'escalier. Elle entra dans la salle où se tenait la maîtresse de l'hôtel, lui donna sa clef en disant à dix pas de moi :

—Si ce monsieur qui est venu avec moi la demande, vous la lui donnerez.

Puis elle sortit sans se retourner.

L'étonnement me cloua en place.

—Décidément, me dis-je, cette femme a de singulières façons !

Ma pauvre tête allait de nouveau battre la campagne quand une idée subite la traversa :

—Elle est peut-être folle, pensai-je.

Cette solution me tira d'embarras. Je crus décidément avoir trouvé le mot de l'énigme, et je me sentis l'esprit plus à l'aise. D'ailleurs, me dis-je, il est temps d'en finir avec mes rêveries ! je manquerais mon affaire.

J'entrai dans la salle commune et je demandai à déjeuner.

A neuf heures cinq minutes, j'étais chez messieurs Polanti et Cie. Ils m'attendaient. Pour moi, je ne songeais plus du tout à ma belle inconnue. Les affaires étaient vraiment fort graves et bien plus compliquées que je n'aurais cru.—Ma foi ! avec la liquidation Hardouin, que je fis l'année passée, c'est la négociation la plus épineuse de ma vie commerciale !

Il fallut faire dresser les actes à la hâte, courir d'un bout de la ville à l'autre, aller dans deux ou trois études, à l'agence maritime, au timbre, à la banque, etc. Je n'eus pas le loisir d'une pensée jusqu'à quatre heures.

Enfin, à quatre heures tout fut convenu et signé. J'avais eu besoin de toute mon intelligence et de toute ma décision. Mais, les comptes faits, ni les messieurs Polanti, ni moi, n'étions lésés.

Ils me retinrent à dîner et me menèrent à Ingouville, où est leur maison de plaisance. J'avais d'abord refusé dans la crainte de manquer le convoi du soir, mais ils s'engagèrent à me conduire au chemin de fer dans leur cabriolet et je n'eus plus aucun prétexte.

Vous savez qu'Ingouville est une des plus jolies résidences qui puisse se voir. Bâtie sur une hauteur qui domine la mer et la cité commerçante, elle sème au milieu des jardins anglais ses coquettes maisons. C'est un faubourg du Havre par où la ville trop petite a fait irruption dans la campagne. Toute l'aristocratie financière habite Ingouville.

La maison des messieurs Polanti est une des plus belles. Le jardin qui descend par des terrasses successives sur le flanc de la montagne, a une magnifique vue sur la mer. C'est

à peu près tout ce que je pus en apprécier, car les massifs étaient dégarnis de fleurs, et les arbres entièrement dépouillés, et comme rasés par les vents d'équinoxe.

Tandis que les dames Polanti, deux jeunes femmes charmantes, me montraient leur villa en détail, je contemplais la mer grise et houleuse sous un ciel gris, et je ne pouvais m'empêcher de penser avec tristesse aux pauvres gens qui s'embarquaient pour un long voyage.

* * *

Naturellement, je me souvins de ma compagne de route. Que fait-elle à cette heure ? me dis-je avec un serrement de cœur. Et je me sentis possédé par une inquiétude vague, par une douloureuse préoccupation que j'eus toutes les peines du monde à secouer, pour soutenir la conversation avec les dames Polanti.

— Voyez-vous *la Poursuivante* qui s'ébranle, et les rameurs qui tirent hors du port, me dit l'une d'elles. C'est une de nos plus belles frégates. Aussi, comme il y a du monde sur le quai et sur la jetée ?

— Prend-elle des passagers ? demandai-je avec empressement.

— Je le crois.

— Elle va loin ?

— Elle va faire le tour du monde.

— Allons, me dis-je, elle est là dedans, pour sûr ; ses bagages avaient été embarqués la veille, sans doute.

La cloche du dîner nous appela, et nous retournâmes vers la maison. La salle à manger était éclairée ; un feu pétillant dans la cheminée, et sur la table, couverte de linge de Saxe, de cristaux et d'argenterie, fumait un copieux potage.

Les messieurs Polanti, qui s'étaient débarrassés de leurs habits de fatigue, nous attendaient le dos au feu.

Rien qu'en entrant dans cette salle à manger confortable on se sentait le sang réchauffé dans les veines ; les impressions tristes s'effaçaient. Après la mauvaise nuit et la fatigante journée que j'avais passées, je ressentis un bien-être vivifiant.

Le dîner, admirablement servi, fut gai, comme toujours dans les maisons opulentes et laborieuses, où l'on oublie le soir les affaires, les travaux et les fatigues du jour.

* * *

A huit heures, je montai en cabriolet avec M. Isidore Polanti. Avant d'aller au chemin de fer, il fallait toucher à l'hôtel du Cadran pour y prendre ma valise et y payer ma dépense.

Comme je descendais l'escalier de l'hôtel, ma valise sous le bras, la dame du comptoir m'appela :

— Monsieur, monsieur, criait-elle, voici un paquet qu'on a apporté pour vous.

Je me fis répéter la phrase deux fois. Je ne connaissais personne au Havre que les messieurs Polanti, et je m'étonnais d'y recevoir un paquet qui ne venait point d'eux.

— Êtes-vous sûre que c'est pour moi, madame ?

— Mais oui, monsieur, voyez : pour le monsieur au n° 17, hôtel du Cadran.

Isidore Polanti qui, de la porte, entendait ce colloque, ne put s'empêcher de rire.

— Ah ! bon ! s'écria-t-il. Eh bien ! voilà une adresse qui est bien claire !

L'expéditeur aurait bien dû au moins ajouter la date ! Le monsieur du n° 17 ! Ma foi, c'est peut-être celui d'hier ou celui de demain !

— Ce n'est pas pour moi, dis-je avec humeur, en voyant cette singulière adresse, dont je ne reconnaissais pas l'écriture, sur un paquet cacheté qui paraissait contenir des papiers.

— Mais, si fait ! monsieur, puisque cela vient de cette petite dame que vous avez amenée ce matin.

— Ah ! c'est différent, dit M. Polanti qui sourit en me lan-

çant un regard significatif ; puis il ajouta entre ses dents : un joli temps pour faire une partie !

— Mais je ne la connais pas, cette dame ! m'écriai-je, furieux de la supposition de M. Polanti. Qui a apporté cela ?

— Un jeune garçon de Saint-Adresse, un pêcheur.

Je n'avais pas de temps à perdre, l'heure avançait, je brisai précipitamment le cachet.

Le paquet contenait deux lettres ; je lus :

“ Monsieur,

“ Pardonnez-moi d'user ainsi de vous ; ma conduite doit vous paraître inexplicable. Mais je suis à une heure suprême où les convenances sociales deviennent peu de chose. Hier, je ne vous connaissais pas ; aujourd'hui je m'adresse à vous comme à un ami dévoué, comme à la seule personne de laquelle j'aie encore à espérer un service. Peut-être penserez-vous que la pauvre créature qui agit ainsi est bien seule en ce monde, bien désespérée... Vous aurez raison.

“ Veuillez donc, je vous prie, remettre à la destinataire elle-même la lettre que voici. J'aurais pu la jeter à la poste, et si je ne vous eusse rencontré, c'eût été ma seule ressource. Mais mon amie est mariée, et son mari fort jaloux, surprend quelquefois ses lettres. Je compte sur vous pour savoir parvenir jusqu'à elle.

“ Adieu, monsieur.— C'est une course à faire pour une inconnue ; une heure de votre vie à donner au hasard d'une bonne action ; Dieu vous récompensera !

Il n'y avait point de signature, en postscriptum l'inconnue ajoutait :

“ Veuillez demander la clef de ma chambre, no 22. Vous trouverez sur la cheminée une bourse qui contient de quoi payer ma dépense à l'hôtel.”

* * *

Cette lecture me laissa stupéfait et comme sous le pressentiment d'un malheur. Si j'étais resté douze heures de plus au Havre, j'aurais cherché l'étrangère, je me serais informé de tous côtés ; mais n'aurait-ce pas été de l'indiscrétion ? D'ailleurs, je devais partir dans un quart d'heure, mon père m'attendait avec impatience et M. Polanti du haut de son cabriolet, me criait :

— Allons donc ! allons donc !... Mais vous manquerez le train, mon cher ami ! Vous ne direz pas que c'est ma faute, au moins ! Elle se retrouvera, pardieu, votre dame !... Après cela, si vous voulez l'attendre...

Je payai pour elle et pour moi, et je sautai dans le cabriolet, aiguillonné par les railleries de M. Polanti.

Il fouetta son cheval et nous partîmes au galop.

Chemin faisant je lui lus la lettre et je lui contai en quatre phrases ma rencontre et mes impressions successives à propos de la jeune dame.

— Qu'en pensez-vous ? lui dis-je.

— Je pense que c'est une folle ou une intrigante qui va vous fourrer dans quelque guépier... Adieu, mon jeune ami !

Quelques heures après, j'étais de retour à Paris.

Cette fois, vaincu par la fatigue, j'avais dormi une partie du trajet, je ne me réveillai que dans la gare, et très disposé à retourner dormir chez moi. Je n'attendis même pas d'être arrivé, car je recommençai mon somme dans le fiacre qui me conduisait.

Dès neuf heures du matin, mon père était dans ma chambre pour me demander le résultat de ma démarche et des explications sur ce que j'avais fait. Nous causâmes longuement. Il approuva quelques-unes de mes décisions, en blâma d'autres et au demeurant fut satisfait.

Il termina en m'envoyant à la Bourse pour y conclure plusieurs marchés importants. J'embrassai ma mère à la hâte et, aussitôt après le déjeuner, je courus dans la coulisse.

* * *

Je vous raconte cela pour vous faire comprendre comment je n'eus pas le temps de penser à ma mystérieuse compagne de la veille et à sa singulière commission. — Vous est-il arrivé quelquefois de ne pas trouver, dans une journée, un seul moment pour lire une lettre, pour regarder une note sur votre calepin ? — Oui, n'est-ce pas ? — On n'est pas dans les affaires sans avoir passé par là. — Eh bien ! tel fut précisément mon cas ce jour-là.

Le soir, une fois rentré chez moi et couché, les souvenirs de la veille se représentèrent à mon esprit. Mais déjà le temps, le travail, les affaires, avaient considérablement affaibli mes impressions. J'inclinai de nouveau à penser que ma compagne de voyage était folle ou peu s'en fallait.

— Néanmoins, me dis-je, je ferai sa commission... Quand je passerai dans le quartier... Dans quel quartier est-ce au fait ? Au faubourg Saint-Germain, ou au Marais, je crois... au diable Vauvert !... C'est une démarche fort ennuyeuse, en somme... Il faut éviter le mari... Si j'allais le rencontrer, ce mari, quelle figure ferai-je ?... Ma foi ! Une assez sotte !... M. Polanti avait raison : me voilà fourré dans un guépier... Cependant, je ferai la commission ; cette femme a compté sur mon honneur, et... — ce qu'il y aurait de plus plaisant c'est que la destinataire et son mari me rient au nez en me voyant le champion de quelque échappée de Charenton... Au diable ! Cette dame n'avait-elle pas mille moyens de faire parvenir sa lettre avant de s'en aller dans son village de pêcheurs ?...
Je rêvassai ainsi une heure, finalement je m'endormis.

* * *

Le lendemain, à la Bourse, il y eut de grandes fluctuations dans les cours. J'achetai, je vendis. Par un coup de malheur, j'avais justement oublié mon agenda. Je tirai de mes poches tous les papiers que j'y rencontrai, et je pris mes notes comme je pus, tantôt sur un revers de lettre, tantôt sur un morceau d'enveloppe, au hasard. En rentrant, je tendis une poignée de papiers chiffonnés au caissier en m'écriant :

— Avez-vous trouvé mon agenda ? — Voilà qui est gracieux, je ne puis plus mettre la main dessus ! — Tâchez de débrouiller ceci !

Le soir, nous étions au Gymnase, et pendant les entr'actes, mon père et moi nous repassions la *Patrie*.

Tout à coup, un nuage passa devant mes yeux, je retins un cri, et je fus obligé de m'appuyer à la cloison de la loge pour ne pas tomber.

Je venais de lire, machinalement d'abord, avec une fiévreuse angoisse ensuite, cet article des faits divers.

« On lit dans le *Courrier du Havre*.

« Hier soir, des pêcheurs de Sainte-Adresse, ont trouvé dans le repli d'une falaise, près des phares, un chapeau et un châle. Ces objets ont été reconnus pour avoir appartenu à une jeune dame qui était arrivée le matin au Havre, et s'était promené avec agitation sur les falaises malgré la pluie. Vers trois heures elle avait chargé un jeune garçon du pays d'un message pour un voyageur venant de Paris, et qui était descendu le matin en même temps qu'elle à l'hôtel du Cadran. Depuis on ne l'a plus revue, et toute porte à croire qu'elle a exécuté un sinistre dessein.

« Quant au voyageur auquel le message était adressé, des personnes honorables de notre ville ont affirmé qu'il ne connaissait nullement la dame en question. »

Jamais dans toute ma vie je n'ai ressenti une impression plus douloureuse qu'en ce moment. En moins d'une minute, un tourbillon de pensées contradictoires bouleversa mon esprit. Je me précipitai sur mes poches pour en tirer la lettre de la pauvre suicidée ; d'abord je ne la distinguai pas parmi les autres.

Que devins-je quand je vis que l'enveloppe avait été déchirée et que l'adresse entière manquait ! Je l'avais prise à la Bourse pour écrire mes notes !

Cette fois je ne pus me contenir et j'éclatai en sanglots. J'avais le cœur tordu comme par un remords horrible. Il me semblait que j'aurais dû sauver cette femme. Je m'accusai cent fois et de manque de cœur et de lâcheté et d'improbité à l'égard du dépôt confié.

Mon père et ma mère se retournèrent stupéfaits. Je leur racontai tout en pleurant, je leur montrai l'enveloppe lacérée, je maudis encore mon indifférence, ma sécheresse de cœur. Ils m'entraînèrent hors du théâtre et me reconduisirent à la maison, en s'efforçant de me calmer.

— Que faire maintenant ? m'écriai-je en retournant en tous sens la lettre de la pauvre femme. Que faire ? A qui donner ce testament suprême, cette confession de la dernière heure ?

* * *

Mon père prit la lettre à son tour et l'examina. L'enveloppe était déchirée transversalement de gauche à droite. Une moitié entière restait, et les deux coins maintenaient encore la lettre à l'intérieur. Un verso blanc recouvrait l'écriture. Sur la partie épargnée de l'enveloppe, se trouvaient d'un côté les trois lettres qui commencent le mot : *malame* ; de l'autre deux jambages qui terminaient le nom : c'était ou un *n* ou un *u* ou *ir*. Plus bas un *e* muet. Enfin sur le coin demeuré intact comme le seul terme donné à ce problème, le mot *Paris*.

— Tu ne te souviens de rien ? me demandait mon père.

— Non !

— Tu ne l'avais donc pas lue, cette adresse ?

— Eh ! si, d'un coup d'œil ! mais que voulez-vous ?...

Un nom... comme tous les noms : Martin, Morin, Baron, Mathieu, Lenoir, etc ! Une rue... bien connue, pardieu ! Mais vous savez que j'écris cent noms et cent adresses par jour ! Celle-ci est perdue dans ma tête avec mille autres !

— Tu la retrouveras... Allons ! c'est l'émotion qui t'ôte la mémoire ; mais demain...

— Où sont les morceaux de papier que j'ai donnés au teneur de livres ? m'écriai-je. C'est là dedans seulement que je trouverai cette adresse si je dois la retrouver jamais !

— Eh bien ! viens au bureau avec moi, nous allons chercher dans la corbeille aux papiers, sur les tables, dans les pupitres, dans les cendres, partout.

— Nous avons passé, mon père et moi, une partie de la nuit dans ce bureau, dit M. Perrinet d'une voix émue en désignant du doigt la pièce contigue à son cabinet, et je ne me souviens pas d'une nuit plus terrible, moi qui ai déjà veillé près de trois cercueils.

Pas un recoin n'a été oublié par nous, pas un fragment de papier n'a échappé à nos investigations. Après avoir visité un à un, et dans tous les sens, les papiers froissés dans la corbeille, nous fouillâmes les cendres, les pupitres et jusqu'aux plus vieux registres, rien !

— Tu n'as plus que la ressource de ta mémoire à présent, me dit mon père ; — mais patience, en cherchant bien, cette adresse te reviendra ; elle t'apparaîtra un jour ou l'autre.

* * *

J'espérai, j'attendis ; rien encore. En vain j'en appelais à tous ; en vain je me répétais tous les noms qui me venaient à l'esprit : en vain j'interrogeais le *Dictionnaire des Adresses* dans l'espérance que ce nom me sauterait aux yeux tout à coup ; rien toujours ! C'était un de ces noms vulgaires que vous entendez prononcer tant de fois que vous n'y prenez plus garde. Aucune consonnance ne m'était restée en mémoire ; à chaque nom que je lisais, il me semblait que ce pouvait bien être celui-là, mais je trouvais autant de probabilités pour que ce fût un autre.

Je cherchai dix ou quinze jours avec une ardeur incomparable. Tous les noms de rue qui se terminaient par un *e* muet furent aussi passés en revue ; puis je relus les noms de tous les habitants de ces rues ; je fis un choix de noms probables,

et j'allai m'informer dans les quartiers, cherchant des traces, des indices, avec la patience d'un agent de Fouché.

Quelquefois il me semblait que certains noms, dans certaines rues, réunissaient quelques chances ; je m'y attachais, je tournais autour des maisons... mais je n'osais entrer ; impossible d'asseoir une certitude ou même une présomption suffisante.

* *

Je retournais sans cesse cette lettre mystérieuse ; je la peais, et elle me brûlait les doigts. Un instant, j'avais eu l'idée de la porter au commissaire de police en lui confiant mon histoire ; mais mon père m'en dissuada.

—Que pourrait faire le commissaire de police ? me dit-il ; ce que tu fais toi-même. Et, certes comme il s'agit d'un intérêt privé, il y mettra moins d'ardeur.

Un jour, après avoir bien consulté ma conscience, après avoir prié d'une prière solennelle, j'ouvris ma lettre. Dieu m'est témoin que je crus bien faire, faire pour le mieux au moins.

—Cette lettre est là, ajouta M. Perrinet d'une voix émue, en ouvrant un des tiroirs de son bureau.

Il en tira le fragment d'enveloppe et quelques feuillets.

—Lisez, me dit-il, moi je ne peux pas.

Moi, j'étais émue ; j'assurai ma voix pour lire :

Sainte-Adresse, le 20 novembre 18...

« Allons Louise, c'est fini ; dans une heure je serai morte.. Est-ce un crime que je vais commettre ou un devoir que je vais accomplir ?... Je l'ignore ! Ma conscience est perdue au milieu du chaos de pensées contradictoires. Je ne sais plus si je m'agite dans la réalité ou dans le rêve. Il me semble être devenue le jouet d'une puissance irrésistible qui m'entraîne à travers les spirales infinies du vertige...

« Mais rassure-toi, personne ne sait rien... j'ai détruit toutes les preuves, effacé toutes les traces... toi et lui vous pouvez dormir tranquilles.—Moi, je vais dormir d'un sommeil que ne peut troubler la justice des hommes... J'appelle celle de Dieu...

« Je t'écris là... à cette même place où il y a deux ans... Louise, tu connais aussi les grèves et les falaises de Sainte-Adresse. Aujourd'hui, 20 novembre, elles sont battues par une mer furieuse. Les vagues sont d'une teinte sinistre : le ciel est gris de plomb ; il tombe une pluie fine et perçante qui traverse mes vêtements ; je suis assise parmi les rochers et au milieu des ronces...—Eh bien ! les yeux fermés je vois un splendide soleil, une mer profonde, serène et brillante... Nous nous promenons au bras l'un de l'autre, comme alors...—souvenir ! fleur radieuse que le temps ni les malheurs ne flétrissent pas ! qui lance au milieu des plus cruels désespoirs une bouffée d'enivrants parfums !... Souvenir, quel mirage as-tu présenté à mon imagination tout à l'heure ? Un passage inconnu dans un quartier solitaire... Une promenade mystérieuse et rapide dans un bois dépouillé par l'hiver... Quelques courses à travers les rues de Paris... Des causeries interminables au milieu de la foule, comme celle des amoureux qui étendent naïvement leur passion à tous les yeux, et croient avec un aveuglement sublime qu'on ne les voit pas... Une petite chambre au fond d'un corridor sombre... Rapides ivresses payées de mille tortures et clair-semées dans de longs jours... Crimes bien vite commis et plus vite expiés. Et voilà pourquoi on risque sa vie entière, pour quelles joies on jette son avenir en proie au monstre qui dévore, à l'insatiable passion !

« Puis tout s'éteint... la nuit se fait... il ne reste rien... Ah ! rien !... plutôt à Dieu... mais cette tache de sang !...

« La mer la lavera, Louise... et je sais dans cette mer un gouffre qui ne rendra pas le corps de ta malheureuse amie.

« Ce sont là mes derniers cris... et vraiment, à cette heure suprême de mon examen de conscience, je me demande si tous ceux qui goûtent à l'enivrant breuvage de l'amour, qui touchent de leurs lèvres le bord de la coupe, le payent aussi cher que moi, et souffrent ce que j'ai souffert...

« Au prix de ma vie que j'offre en holocauste, je ne voudrais pas recommencer ces deux dernières années... Et pourtant !... au même prix, au prix de cette même vie, je ne voudrais pas avoir ignoré ces folles extases !

« Mais qu'importe à présent ? l'heure est venue...—Louise, ne lui fais rien dire... que jamais mon nom ne parvienne à ses oreilles, qu'il ne sache pas surtout où j'ai été mourir... Toutes mes précautions sont prises ; je viens de brûler ses dernières lettres... Ah ! malheureuse que je suis !... Je n'ai plus rien qui soit comme un lien entre le passé et le présent... Ce papier même, qui parle de lui, je vais te l'envoyer par un étranger, par un inconnu... Une main indifférente te le remettra sans soupçonner ce qu'elle porte !

« Voilà donc la fin !... Je me déchire les mains aux ronces de la falaise, je me roule sur la terre humide, je mords le sable en sanglotant, comme si pouvais encore extraire de ces chairs inertes un arrière-goût du bonheur passé. Ah ! Louise, il me semble que je voudrais ressaisir la vie, l'étreindre une minute encore... Mais non... pourquoi tarder ?...

—J'avais résolu de ne t'écrire que trois lignes... Adieu !...

« Cache bien ton bonheur, toi !... ne te le laisse pas voler... ne te livre pas en pâture aux bêtes féroces... défends-le contre tous, contre toi-même, contre lui surtout !... Ou bien :—Romps tout de suite sans pitié et sans faiblesse, arrache ton cœur à la terre, et va te jeter à genoux dans un cloître, en méditant cette parole écrite par une femme : « L'amant qu'on aime est le vengeur des fautes qu'on a commises sur cette terre : Dieu lui prête son pouvoir ! »

* *

Quelques mots rayés, des traces de larmes, des souillures de terre, des froissures, témoignaient des convulsions douloureuses qui avaient suivi cette lettre. Je croyais voir la pauvre créature se tordre sur un rocher, au bruit sinistre des vagues, et l'entendre pousser vers le ciel des cris déchirants. L'émotion me coupait la voix, et les larmes m'emplissaient les yeux. Du reste je ne pleurais pas seul. Mais quand nous levâmes la tête ; nous restâmes frappés d'étonnement devant madame Perrinet. L'expression de son visage était terrible. Elle ne pleurerait pas, ses yeux démesurément ouverts, se fixaient sur la lettre avec un feu sombre ; ses lèvres tremblaient. Elle était pâle comme une morte.

—Qu'as-tu donc, Louise ? lui demanda son mari.— Es-tu malade ?

Mme Perrinet frissonna comme si on l'eût éveillée en sursaut. Mais elle reprit en une seconde son masque impénétrable.

—Non, non, répondit-elle précipitamment, cette lecture m'a émue... comme vous... voilà tout ?

—Cette lettre ne me donnait aucun renseignement, dit M. Perrinet, d'ailleurs comment oser désormais faire des recherches au hasard sans craindre de toucher maladroitement à quelque terrible secret ?... Oh ! cette enveloppe déchirée !... Ce nom que je ne retrouvais dans aucune des cases de ma mémoire et que j'ai peut-être lu ou entendu cent fois depuis !

C'est là pourtant le remords de ma vie, ajouta-t-il ; encore aujourd'hui, quand je songe que je n'ai pas su retenir cette femme au moment terrible où je l'ai rencontrée, que j'ai porté sur un cœur froid ces pages déchirantes, que j'ai arraché d'une main distraite cette adresse si solennellement écrite, je me maudis comme un lâche, je me méprise comme un faussaire !

* *

M. Perrinet replia la lettre et la replaça dans le tiroir où il l'avait prise. Un instant après, nous nous levâmes tous pour sortir. Onze heures sonnaient. D'ailleurs, ce récit nous avait jetés dans un invincible tristesse. M. Perrinet prit une lampe et nous accompagna jusque dans l'antichambre.

Tandis que Mme Morand mettait son châle et son chapeau,

je remarquai que j'avais oublié ma canne, je revins sur mes pas pour la prendre. Mais en arrivant au bout du corridor, sur le seuil du cabinet, je m'arrêtai tout à coup. A travers la porte entrouverte je venais d'apercevoir Mme Perrinet debout devant le bureau, et la main dans le tiroir. Je la vis prendre la lettre, puis la remettre précipitamment à sa place... la reprendre... la remettre encore avec un indescriptible jeu de physionomie. On eût dit un mélange d'angoisse et de triomphe, un ardent désir de prendre cette lettre et une horrible crainte d'être vu...

Je me cachai bien sous la portière :

—Mais, comment lui faire savoir qu'elle est morte ? murmura-t-elle en saisissant de nouveau la lettre d'une main convulsive... Eh ! qu'importe, après tout ?... Ne risquons rien !

—Comment l'eût-il su si...

Et elle jeta la lettre au feu.

FIN.

POUR LE PROCHAIN NUMERO :

LE CONDAMNÉ A MORT

Par PIERRE ZACCONE

AU BON MARCHÉ — MAISON — ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

VENTE SANS RESERVE

A une réduction directe de **50 pour cent**, sans égard au coûtant.

LIGNE SPECIALE

Tout notre grand assortiment de Peluche en Solo dans toutes les nuances, sacrifié à 55 cts la verge.

SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Mantos, ainsi que nos Manteaux d'enfants, à être clairé à 60c dans la piastre.

Velours de Solo, Drap Ottoman. Imitation de fantaisie, Garniture en Pellerie, Drap Je-soy, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau de fantaisie, sacrifiés à la moitié du prix.

Une surprise dans les lignes suivantes :

- 30 Chapeaux de Foutre avec garniture élégante à \$1.00.
- 500 Tuques en Laino de couleur à 15 cts.
- 1 lot varié d'Etoffe à Robe, tout laino, à 15 cts.
- Un lot d'Echantillon de Lainages, tels que Châles, Capines, Fascinatour, Nuages, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laino, à être donnés à 50 cts dans la piastre.
- Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardessus, Etoffes à Pantalons, Melton, Draps de Pilot pour Capots, à être clairé à n'importe quel prix.
- Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent comme suit : tout Tapis Bruxelles, Velour, Laino, Tapestry et Corde.
- Tous nos Préferts anglais, américains et canadiens, à être clairés à la réduction comme ci-haut mentionné.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

ETRENNES !

CALENDRIERS A EFFEULLER

“ÉPHÉMÉRIDES”

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 “
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 “
LE SPORT		50 “
LA MARINE		45 “
LES BEAUX ARTS		40 “
TORRÉADOR		40 “
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 “
CUPIDON		25 “
ENLUMINÉ		25 “

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 “
“ “ “ plus petit		40 “
ENFANTS DE MARIE		30 “

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c. &c.

CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 MARS 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. - Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, . . . 19, rue St-Jacques, Montréal

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services. nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M^{lle} J. LESSARD & C^{ie}, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles. Elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

AMOUR ET CREME, 1er vol., 15c.

LA HAINE, 2e vol. - - 15c.

LES ORPHELINES - 15c.

L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35c.

LE CHOLERA - - - 5c.

LE TRAITÉ DU CHEVAL - 5c.

TROIS ANS EN CANADA - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'en vont rapidement
S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, \$2.50. 6 MOIS, \$1.25. Le Numero, 5 CENTINS

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires.—Boîte B.P. 138

NUMEROS PARUS :

La Femme au doigt coupe
Les Trois Chercheurs de pistes
La Perle Noire
Tolla
L'Abîme
Le Banquier des Pirates, 1re série
L'Archipel en feu, 2e série
Tancred de Rohan
Nora
Le Petit Vieux des Batignoles
L'Épave du Cynthia, 1re série
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
La Rose Blanche, 1re série
Le Dernier des Enfants d'Édouard, 2e série
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1re série
Les Frères de la Côte, 2e série
Les Voleurs de Chevaux, 1re série
La Chasse aux Brigands, 2e série
Le Peau Rouge, 3e série
Le Crime de Pierrelite, 1re série
La Révélation, 2e série
Colomba, 1re série
La Vengeance Corse, 2e série
Le Fou Yégo, 1re série
L'Invasion, 2e série

Le combat de Falkenstein, 3e série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
La Fille de Margared, 2e série
L'Héritage Fatal, 1re série
Le Jettatore, 2e série
Le Diamant Caché, 1re série
Camille, 2e série
Le Testament du Commandeur, 3e série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série
La Folle, 2e série
Le Sacrifice de Germaine, 3e série
La Vengeance, 4e série
La Justice de Dieu, 5e série
L'Honnête Criminel
Le Bureau de Poste de St-Martin-les
Monts, 1re série
Bon sang ne peut mentir, 2e série
Valérie, 3e série
Une Évasion à la Guyane, 1re série
Les Millions du Nabab, 2e série
L'Arme Révélatrice, 3e série
Le Comte d'Olligny, 4e série
Le Parricide, 5e série
Vingt ans à la Bastille
Nélda
Ginevra

La Chasse à l'Héritage, 1re série
Le Bal Masqué, 2e série
Les Deux Sœurs, 3e série
Le Revenant, 1re série
Tom Sandons, 2e série
L'Œil de Vichnou, 3e série
L'homme à l'oreille cassée, 1re série
Le colonel Fougas, 2e série
Vœu de Haine,
1re série, Le Chat du bord
2e série, La "Brûle-Gueule"
3e série, Philopen le Poulpican
4e série, Chouans et Républicains
5e série, A coups de fusil
6e série, L'Enlèvement de Jeanne
7e série, Kernoué
8e série, A la Baïonnette
9e série, Le secret de Philopen
10e série, Crochetout
Le dernier des Trémolin
Le mangeur de Poudre
L'assassinat de Versailles
Le crime de la rue Saint-Laurent
1re partie, Le Meurtre
2e partie, La chasse à l'homme
3e partie, L'Expiation